Journal du Séjour d'Erfurt
Octobre. 1806

Journal

De ce qui m'est arrivé de plus marquant dans la voyage que j'ai fait au quartier-général de S. M.te le Roi de Prusse : Le 2. d'Octobre 1806. et jours suivans.

N.B. Ayant eu soin de noter chaque fait remarquable aussitôt que j'en ai été instruit, et de minuter chaque conversation, le jour, et souvent l'heure même, où elle avoit eu lieu, je puis répondre de l'exactitude parfaite de tout ce qui est consigné dans ce Journal.

Parti de Dresde Jeudi 2. Octobre, je suis arrivé au quartier-général de Naumburg, Vendredi. 3. à 11. heures du matin. La ville étoit remplie de monde. Le Roi avec toute sa suite militaire, La Reine, accompagnée de sa Grande Maitresse, et de deux dames d'honneur, une quantité de Princes, et de Généraux, et d'Officiers de tous grade, et de personnages diplomatiques et autres, s'y trouvoient réunis. Je ne citerai ici, que l'Electeur de Hesse arrivé la veille, le duc de Brunsvic, les Princes fréres du Roi, le Prince d'Orange, le duc de Weimar, le Prince Paul de Würtemberg, entré récemment au service Prussien,

le Maréchal Möllendorf, le Général Kalkreut, les deux Ministres du Cabinet Cte Haugwitz, et Marquis de Lucchesini, les deux Conseillers-du-Cabinet, Lombard et Beyme, le Cte Görtz, Ministre de Saxe, le Baron de Waitz, Ministre de Hesse, le Prince Wittgenstein, Ministre de Prusse à Cassel, Mr de Schladen, Ministre de Prusse à Munic. En fait de troupes, les deux premiers bataillons de la Garde-à-pied, se trouvoient seuls à Naumburg; tout-le-reste de l'armée s'étoit porté en-avant; et le quartier-général devoit être transferé à Erfurt le lendemain.

Aussitôt que le Cte Haugwitz a su mon arrivé, il m'a fait prier de passer chez lui. Il m'a accueilli de la manière la plus affectueuse. Il m'a dit: " Depuis que nous nous sommes vus la dernière fois (N.B. C'étoit le 6. Octobre 1805 à Vienne) il s'est passé bien des choses; Vous n'avez pas été trop content de moi, je le sais bien; je sais aussi, que Vous ne pouviez pas l'être. Mais lorsque Vous serez mieux instruit, Vous changerez d'opinion. En tout cas, Vous n'aurez point à regretter de Vous être rendu à mon invitation, et d'être venu ici dans une conjoncture aussi intéressante. Mon intention est, de Vous mettre au-fait de tout. J'ai

beaucoups de choses à vous demander; mais je ne vous demanderai rien, avant que vous ne soyiez bien convaincu de la pureté de nos vues, et de la sagesse de notre marche. Le moment décisif est venu, déjà la guerre-de-plumes a commencée; celle du canon ne se fera pas attendre; car nous venons d'apprendre, que <u>Napoleon</u> est à <u>Würtzburg</u>. Pour à-présent j'attends chaque minute un message du Roi, qui doit m' appeller à un conseil; mais j'espere, qu'avant le soir, nous aurons une conversation plus suivie.

Un moment après il fut effectivement appellé <u>chez</u> le Roi. Il s'y tint un conseil militaire

qui dura fort long-tems. Pendant tout le reste de la journée on parut extrêmement occupé de négociations et de pourparlers avec l'Electeur de Hesse, lequel, quoique toujours attaché à la Prusse, avoit depuis quelques semaines, modéré sa première ferveur, et capituloit sur les moyens et la forme de son accession. Je n'étois pas encore assez instruit, pour juger des véritables rapports, entre ce Prince et la Prusse; je sus seulement qu'on lui avoit offert et qu'Il avoit accepté le commandement-en-Chef de l'aile droite de l'armée Prussienne, qu'Il retournoit à Cassel dans la nuit, et qu'on

prétendoit être content de lui.

Ne sachant pas, quels étoient proprement les projets, qu'on peut avoir formés sur moi, je crus prudent, d'attendre tranquillement l'invitation ultérieure du Cte Haugwitz, et de ne voir personne jusques-là. J'aurois fait une seule exception pour Msgr le duc de Weimar, qui démeura tout-à-coté de moi; mais j'en fus instruit trop-tard, et il étoit parti, lorsque je voulus me rendre chez lui; je n'ai jamais pu le réjoindre ensuite.

Ce ne fut que vers 10 heures du soir, que le Cte Haug.

witz envoya chez moi, le Conseiller-privé Lecoq, son premier Secrétaire, pour me faire faire ses excuses, et me prier de venir chez lui. Je le trouvai au-milieu des papiers, singulièrement échauffé et accablé. Il me dit: "Vous voyez comme on m' arrange aujourd-hui; je ne serai pas libre avant 2 heures du matin; mais nous allons demain à Erfurt, où tout prendra une autre assiette; j'éspère, que Vous ne me refuserez pas de nous y accompagner."

Je n' étois pas préparé a cette proposition, je m' étois attendu à être expédié dans un jour ou deux; et

dans l'ignorance parfaite sur l'objet, dont il s'agissoit proprement pour moi, je ne me souciois pas trop, que mon voyage trainât en longueur. Je témoignai quelque répugnance; je n'hésitai pas à declarer au Cte Haugwitz, qu'à-moins qu'il n'eut besoin de moi pour quelque affaire particulièrement importante, je n'aimerois pas à prolonger ma course. Il me répondit du ton le plus animé: "L'objet, pour lequel j'ai désiré de vous voir, est le plus important, qu'il soit possible d'imaginer; c'est l'intérêt et les suites de notre entreprise. Il est impossible, que vous nous quittiez, avant que j'aie entamé

seulement ce que j'ai à Vous dire. Je réponds d'ailleurs de tout; je sais, qu'on sera content à Vienne de ce que Vous ferez ici. Jamais Vous n'aurez rendu à la cause générale un service plus essentiel. J'aurai soin de Vos chevaux, de Votre logement, de tout. Si nous nous manquons demain à Weimar, où je ne compte pas m'arrêter, nous nous verrons à Erfurt après-demain." Ces paroles, et l'idée qu'effectivement j'aurois fait le voyage en pure-perte si je ne m'y rendois pas, me déterminèrent.

Samedi. 4. Octobre. Je suis parti de Naumburg à 7. heures du matin. La route de-là à Auerstedt-

présentoit un des spectacles les plus solemnels, que j'aie rencontrés de ma vie. Le Roi et la Reine étoient dans une berline fermée, suivis d'une vingtaine de voitures, précédés, entourés de toutes partes d'une quantité de troupes de pièces d'artillerie, de chariots de train. Le coup d'oeil fut sur tout superbe, au moment, où tout ce cortège passa le pont de la saline de Kösen, et les hauteurs qui dominent cet endroit. La réflexion, que ces Souverains alloit à la rencontre d'un combat, dont le succès pouvoit changer la face de l'Europe, mais dont l'issue contraire, en les ruinant eux mêmes, détruisoit

la derniere chance de salut pour tant de pays et de peuples, rendoit cette marche en même tems imposante et lugubre. Le Roi ne s'arrêta point à Auerstedt; mais le Comte Haugwitz y passa une heure, et me fit déjeuner avec lui, le Prince Wittgenstein, et le Général Kalkreut, dont le quartier-général se trouvoit ce jour-là à Auerstedt. Il n'y avoit pas assez de chevaux; il fallut en faire venir. Le Cte Haugwitz partit donc avant moi, et me recommanda, en partant au Général Kalkreut; circonstance, que je n'eus pas à regretter puisqu'elle me fit passer cinq heures avec un des hommes les plus

marquans de l'armée.

Je crois, que c'est ici le moment pour dire en peu de mots, quelle étoit, lors de mon arrivée au quartier-général, l'idée, que je m'étois formée de l'entreprise de la Prusse. J'avois été, comme tout-le-monde, frappé de la révolution subite, qui s'étoit opérée dans le système de la Cour de Berlin; comme tout-le-monde, j'avois été pendant quelque tems incrédule sur la sincerité et la réalité de cette révolution; mais déjà plusieurs semaines avant mon départ de Dresde, j'avois eu des raisons peremtoires, pour mettre fin à mes doutes à cet égard. Depuis cette époque

je m'étois plus d'une fois livré à l'examen de la sagesse du projet, que je voyois se développer sous mes yeux. Quoiqu' aussi instruit qu'il fut possible de l'être à Dresde, je ne crus pas avoir toutes les données, nécessaires pour fixer mon jugement. Cependant en réunissant celles, dont je me trouvois en possession, j'en vins bientôt à me persuader, que le moment choisi pour cette levée-de-boucliers inattendue, n'étois pas à-beaucoup-prés, un moment convenable ou propice; que la Prusse en guerre avec l'Angleterre, en guerre avec la Suède, devant prévoir, que l'Autriche, dont elle n'avoit rien à se promettre sous le

rapport d'une réciprocité de servi-
ces, ne s'exposeroit pas à de nou-
veaux dangers, pour partager les
premiers coups d'une guerre, qui
sembloit comme tombée des nues,
ne pouvoit compter au fond que
sur la Russie dont le secours,
quelque respectable qu'il put être,
se trouvoit considérablement affoi-
bli par la position de l'ennemi
à combattre; que n'ayant pas
même invoqué ce secours assez-
tôt pour en jouir à l'ouverture
de la campagne, elle entroit
sans aucun Allié — car je ne
comptois pas la Hesse, et la
Saxe, que je regardois simplement
comme des branches collatérales
de la puissance prussienne, et

dont l'assistance d'ailleurs étoit ba-lancée, et plus que balancée par la nécessité de défendre leurs pays, — elle se précipitoit toute seule, dans une arène, où tant d'autres avoient succombé avant elle ; enfin, qu'il falloit des motifs plus forts, mais sur-tout plus pressans, que ceux, que je connoissois alors (et je n'imaginois pas, qu'il ne m'en restoit guères à connoître.) pour justifier une résolution pareille. Voilà comme j'envisageois déjà le mérite <u>politique</u> de l'expédition. Quant à celui de sa composition <u>militaire</u>, il m'étoit impossible de déterminer, à quel point il couvroit ou relevoit la défectuosité fondamentale du

projet. Je partageois toute-fois l'opinion généralement favorable qu'une quantité de juges compétens nourrissoient des moyens militaires de la Prusse. Ce que j'en avois vu, et entendu à Dresde, n'avoit pas pu me décourager. Le Prince Louis, le Prince de Hohenlohe, le Général Gravert, le Cte de Tauenzien, le Cte Goetzen, et un quantité d'autres Officiers, d'un rang moins élevé, mais du plus grand mérite personnel, m'avoient inspiré beaucoup de confiance. En jugeant les dispositions de l'Armée d'après celles que je voyois en eux, je devois les croire excellentes. Pour

ce qui étoit du plan de campagne, et de la direction centrale des opéra-tions, ils en étoient trop éloignés eux-mêmes, pour me communiquer des notions bien correctes; c'étoit principalement sous ce rapport-là, que j'avois besoin d'éclaircisse-mens; mais les premiers que j'obtins au quartier-général, n'étoient pas faits, pour me tranquilliser.

Le Général Kalkreut, premier en grade après les Maréchaux, com-mandoit la seconde-ligne, ou réserve du Centre, ou de ce, qu'on appelloit communément, l'Armée du Roi. Cette ligne n'étoit presque composée que de régimens d'élite,

tels que les Gardes, le Régiment du Roi, celui des Gardes-du-Corps, celui des Gens d'armes, celui des Dragons de la Reine &c. L'ancienne réputation de ce Général, et les actions brillantes de la première partie de sa vie lui avoient peut-être fait espérer une place plus directement active; et je m'apperçus bientôt, que le mécontentement et l'humeur, joints à une tournure d'esprit naturellement caustique et persifflante, influoient sur ses opinions; mais elles ne m'en parurent pas moins mériter la plus grande attention.

La première heure de ma conversation avec lui se passa en réflexions générales; voyant, que

j'étois suffisamment instruit sur beaucoup de points intéressans, il se livra avec plus de franchise; et à-la-fin, entraîné par la mienne, il s'ouvrit avec moi sans réserve. Il me dit, que personne n'avoit plus désiré, que lui, une guerre avec la France, que personne n'en avoit plus reconnu la nécessité, mais qu'aujourd'hui personne ne seroit plus enchanté, qu'il se trouvat un moyen honorable, pour en prévenir l'explosion; que de la manière dont les choses étoient préparées, cette guerre ne pouvoit pas réussir, et que, sans un bonheur presque fabuleux, elle conduiroit aux plus tristes résultats; qu'il n'auroit pas perdu l'espérance, si le Roi n'avoit pas

quitté le projet, de commander l'Ar-
mée en personne, en consultant
ceux des Généraux, qui jouissoient
de la confiance de l'Armée; qu'avec
un Souverain, au quel la nature
n'avoit pas accordé un génie mi-
litaire éminent, un arrangement
pareil, auroit été, si non le
meilleur à désirer, du-moins le
meilleur possible; que telle avoit
été l'attente générale jusqu'à une
époque fort avancée, que le 18.
Septembre encore le Roi avoit
positivement nourri ce plan, et
qu'il l'avoit même clairement
annoncé en appellant auprès de
lui le Général Zastrow, pour
en faire le Chef de son Etat-Ma-

-jor ; que ce ne fut qu'au moment de l'arrivée de ce Général à Naum-burg, que tout changea subitement de face ; qu'alors éclata tout-à-coup l'effet des sourdes intrigues, que le Duc de Brunsvic, absolu-ment mis-de-coté pendant tout le tems, que l'armée s'étoit rassem-blée, et son partisan aveugle, le Colonel Kleist, Aide-de-Camp-Général du Roi, avoient tramées sans interruption ; que profitant de la timidité et des scrupules du Roi, qui craignoit trop de se charger tout seul de la responsabilité du Com-mandement-en-chef, Kleist lui avoit suggéré, d'inviter le Duc, malgré la feinte répugnan-

-ce que celui-ci affichoit pour la chose; qu'une fois en-train, on ne s'étoit pas contenté de lui confier la direction suprême de l'Armée, mais qu'on avoit souscrit encore à toutes les conditions, que le Duc y avoit attachées lui même; que depuis ce funeste moment tout étoit dérangé et bouleversé; que le Roi n'étoit plus qu'un Volontaire étranger dans son armée; que personne n'étoit consulté sur rien; que le Maréchal de Möllendorff, le seul Général, que le Duc avoit l'air d'admettre à sa confiance, n'étoit que l'écho de sa volonté, puisqu'il n'en avoit plus aucune à lui-même; qu'un soi-

disant "bureau de l'état-Major,"
établi sous la direction d'un Colo-
nel Scharrenhorst Hanovrien,
exerçoit sur l'armée une tyrannie
aussi odieuse que ridicule ; que les
idées fantasques de ce bureau gui-
doient tout, que l'expérience n'étoit
plus comptée pour rien. Puis ani-
mé par ma surprise et mes ques-
tions, à ajouter les derniers traits
à ce tableau, il me déclara tout-
net, que le Duc de Brunsvic étoit
un homme incapable de comman-
der, qu'il n'avoit ni les vues assez
étendues, ni le caractère assez vi-
goureux pour remplir une tâche
aussi grande ; que sa petitesse, son
irrésolution, sa fausseté, son
hypocrisie, sa vanité, sa jalousie

excessive, gâteroient la meilleure affaire ; que quelque fut la bonté des troupes, et l'esprit qui animat les Officiers, ces avantages ne contre-balanceroient jamais l'inconvénient extrême d'un tel homme, Général-en-Chef; que l'armée n'avoit aucune espèce de confiance dans le Duc, n'en auroit jamais, et ne pouvoit pas en avoir ; que quant à lui, prêt a faire son devoir, et à se sacrifier jusqu'au dernier instant, il ne se dissimuloit plus, et me prioit de me souvenir de sa prédiction, que si, avant huit jours terme, où les opérations devoient avoir commencé, il ne se présentoit pas quelqu'incidens fortu-

-né, qui changeat entièrement l'état actuel des choses, " cette campagne finiroit, ou par une retraite dans le genre de celle de 1792., ou par quelque catastrophe mémorable, qui feroit oublier la bataille d'Austerlitz.'

Relativement au plan de la guerre, il me dit une quantité de choses, qui me parurent très-justes et lumineuses. Malgré que le Roi, et le Duc de Brunsvic, et le Cte Haugwitz n'eussent fait retentir depuis quelques jours que la nécessité "de prendre l'offensive" et "de marcher en force sur l'ennemi," rien n'étoit plus absurde que ces propos, puisque non-seu-

=lement rien n'y répondoit dans leurs mesures, mais que de plus — le mo=ment d'une guerre offensive étoit déjà passé sans retour; si on vouloit l'entreprendre maintenant on rencontreroit dans tous les cas l'ennemi, en sortant des gorges de la forêt de Thuringe; et quelqu' avantageux qu'il eut été d'avoir derrière soi à 8 ou 10 lieues de distance des positions respectables comme celles-ci, ce seroit la plus grande folie, de s'engager au pied même de ces montagnes, qui dans le cas du moindre revers, entraveroient jusqu'à la retraite, et rendroient le désordre général. Il ne res=toit donc plus qu'une campagne

soi-disant défensive, inutile pour l'objet de la guerre, hérissée d'in-convéniens et de dangers; qu'ainsi l'avoient voulu les personnes, dont l'imprudence déplorable avoit dé-terminé le Roi à se mettre en mouvement cette année-ci; on aurait du attendre le printems; on n'auroit pas du frapper un coup, sans avoir, ou positivement engagé l'Autriche à faire cause-commu-ne avec eux, ou obtenu une armée de 100^{m} Russes, qui en défilant par la Silesie et la Lusace sur le Haut-Palatinat, auroit occupé la moitié des forces Françaises sur le Danube, tandisque les Prus-siens se seroient portés contre

le Rhin.

Il mêla souvent des plaisanteries amères à ses observations. En parlant de l'ascendant que l'esprit des innovations, et les chimères de quelque écrivains à-la-mode avoient gagné dans l'armée Prussienne, et à quel point l'ancien caractère, et l'ancienne discipline de cette armée en avoient été dénaturées, il dit, que par la plus grande des bizarreries, c'étoit proprement de la Hausvogtey (prison publique) de Berlin, que partoient aujourd'hui les ordres, qui dirigeoient les opérations militaires, puisque le

trop fameux Bülow, quoiqu'enfer=
=mé dans cette prison n'en con=
=tinuoit pas moins à être le
grand oracle de tous les faiseurs.

Cette conversation ne fut in=
=terrompue que par le diner, au=
quel assistoient, outre plusieurs
Officiers d'ordonnance, les cinq
Aides-de-Camp du Général Kalk=
=reut, tous hommes d'esprit, et
de mérite; c'étoit le Major Cte
Kalkreut, son neveu, le Major
de Ziethen, le Major de Lossow,
le Capitaine de Woltke, et un
Lieutenant d'Arnim des Dragons.
La manière, dont on y parla de
l'état-des-choses, étoit-natu=
=rellement beaucoup plus reser=

vée ; mais la méfiance et les inquietudes n'en percèrent pas moins, à travers même les sentimens les plus courageux. Enfin, cette première leçon étoit plus, qu'il ne m'en auroit fallu, pour m'éclairer sur mes doutes et pour fixer mes incertitudes. L'aigreur personnelle du Général, d'anciens ressentimens, l'amour-propre blessé, pouvoient avoir eu leur part dans ses confidences ; mais les argumens solides et irrésistibles, dont il avoit appuyé la plus grande partie de ses griefs, avoient fait sur moi une impression profonde que rien n'a pu effacer depuis.

J'ai quitté Auerstedt à 4. heures, et arrivé à Weimar très-tard, j'ai été obligé d'y passer la nuit;

[illegible]

~~[illegible]~~

<u>Dimanche</u>. <u>5. Octobre</u>. Je suis parti de <u>Weimar</u> à 9. heures, et arrivé à <u>Erfurt</u> à midi. J'y ai retrouvé tout ce qui étoit à <u>Naumburg</u> et de plus, les chefs et Etat-Majors de tous les Corps, qui composoient le Centre de l'armée. On évaluoit a 2000. le nombre des personnes de haut-grade, attachées au quartier-général; sans compter les troupes et bagages, qui passoient et repassoient sans-cesse.

Voici, quelle étoit le 5. Octobre la distribution des corps et des commandemens. Le duc

de Brunsvic dirigeoit le tout; sous lui la première ligne du centre, occupant les environs d'Erfurt, étoit commandée en-chef par le Maréchal de Möllendorff; la seconde, ou reserve du centre, pla-cée entre Auersteed et Weimar par le Général Kalkreut. Le Maréchal avoit sous lui, au-centre le Lieutenant Général Cte Wartensleben; à l'aile droite le Prince d'Orange, dont le corps s'étendoit entre Gotha et Eisen-ach; a l'aile gauche le Lieute-nant Général Cte Schmettau, occupant le terrain entre Erfurt et Blankenhayn; L'avant-garde du centre étoit sous les ordres

du Duc de Weimar, et du Duc de Brunswic-Oels; elle occupoit les gorges de la foret de Thuringe entre Arnstadt, Illmenau &c. et poussoit ses avant-postes vers Meinungen, Hildburgshausen &c. — La grande aile-droite de l'armée, placée (pour la forme) sous le commandement de l'Electeur de Hesse, étoit commandée en-effet par les Lieutenants-Généraux Rüchel, et Blücher; elle se trouvoit depuis quelques jours sur la Werra, et communiquoit de près avec l'extrémité droite du centre par Berka et Eisenach; La grande aile-gauche avoit pour

Chef le Prince de Hohenlohe, qui avoit sous lui, le Prince Louis de Prusse à l'avant-garde, le Général Cte Tauenzien à l'extré-mité gauche, et le Lieutenant-Général Gravert à l'extrémité droite; le Prince de Hohenlohe avoit encore son quartier-général à Jena; le Prince Louis étoit à Rudelstadt avec 7000., le Cte Tauenzien à Hoff avec 6000. hommes. — On évaluoit com-munément toutes ces forces réunies à 150.–, quelque fois même à 170,000. hommes, parmi lesquels 20– à 25.m Saxons; à en juger cependant d'après les avis de ceux, que j'eus lieu de croire

les plus instruits, elles ne se montoient point à ce nombre, et composoient dans la réalité un ensemble de 130,000. combattans; auquel, pour connoître tout ce qui se trouvoit de troupes sur le théatre même, ou dans le voisinage du théatre de la guerre, il falloit ajouter le corps du Général Lecoq, composé d'environ 8000., qui se trouvoit du coté de Münster, et le corps-de-réserve du Prince Eugene de Würtemberg, fort de 12-à 15000. hommes, qui venoit de recevoir l'ordre de se porter sur Halle à marches forcées.

On m'avoit préparé à Erfurt un des plus jolis logemens de la

ville ; faveur distinguée dans les cir-constances du moment. Le Comte Haugwitz m'a invité à diner. C'est là que pour la première fois j'ai revu Mr le Marquis de Lucche-sini, qui étoit parti de Naum-burg le jour de mon arrivée, et qui m'a reçu avec une tendresse toute particulière. — Le diner fini : le Cte Haugwitz a passé avec moi dans une chambre attenante, où nous avons eu une conversation, qui a duré deux heures et demi. Cette conversation ayant été à plusieurs égards la base de toutes les com-munications, qui m'ont été faites à Erfurt, je tâcherai de la rendre ici le plus exactement possible.

Quant au préambule, je n'en citerai que quelques phrases saillantes, mettant de côté une quantité de choses polies, qui n'étoient que pour mon propre compte. Le Cte <u>Haugwitz</u> m'a dit entre autres: "Je vois votre étonnement de vous trouver ici; ma proposition, que je vous ai faite par ordre exprès du Roi, vous aura suggéré bien des conjectures; le fait est, qu'il s'agissoit de gagner votre opinion en faveur de notre entreprise. —— —— Les objets particuliers pour lesquels je vous demanderai votre avis, quelqu'importans qu'ils puissent être en eux-mêmes, ne sont cependant que des accessoires; le

principal, c'est, que Vous soyiez notre ami; et Vous le serez, j'en suis sur, aussitôt que je me serai expliqué."

Après cette introduction il a continué ainsi: "Vous connoissez les reproches nombreux, dont on nous a accablés depuis quelque tems, sur la prétendue duplicité de notre conduite. S'il a jamais existé une puissance que nous ayions eu l'intention de tromper — c'étoit la France; la nécessité nous en avoit fait la loi; nous avons constamment voulu le bien de toutes les autres. Depuis long tems nous étions convaincus, que la paix — et Napoléon, étoient deux objets contradictoires; un

<u>simulacre de paix</u>; voila tout ce que nous pouvions maintenir. Cette situation équivoque et forcée, s'est prolongée par deux raisons puissantes. D'abord parceque le Roi, trop fortement prononcé contre toute idée de guerre, se flattoit d'année en année, que par quelqu'événement heureux qui culbuteroit ce pouvoir colossal aussi rapidement qu'il s'étoit élevé, nous serions dispensés d'en venir à une lutte difficile et dangereuse, dans laquelle il ne desiroit de s'engager qu'à la dernière extrémité; et ensuite, parcequ'après tous les malheurs, que <u>nos amis</u> avoient éprouvés autour de nous, il nous

paroissoit sage et nécessaire, de ménager à l'Europe aux abois une dernière ressource intacte. Cependant vous nous avez vu l'année dernière déterminés, et préparés au combat; et nous y serions infailliblement entrés, si la bataille d'Austerlitz et ses suites, et sur tout la retraite, et la volonté expresse de l'Empereur de Russie, n'en avoient pas détourné le Roi. Je me suis trouvé à cette époque à Vienne, isolé, et abandonné de tout le monde; j'ai signé sous le couteau, une convention, par la quelle je me suis malheureusement attiré la haine de beaucoup de monde;

mais voici ce que j'ai fait arri-
-vé à Berlin, j'ai prié le
Roi — plusieurs personnes
peuvent l'attester — de me
désavouer, et de me renvoyer.
La crainte d'une explosion subi-
-te, a retenu le Roi; Il a ra-
-tifié ma convention, mais en
y portant des modifications essen-
-tielles. Le silence alarmant
que le Gouvernement François
a gardé sur ces modifications,
l'a engagé à m'envoyer à Paris.
C'est là que j'ai enfin reconnu,
quelles étoient les véritables
dispositions envers nous; qu'on
ne nous pardonneroit jamais

le traité du 3. de Novembre ; que moins encore on nous pardonneroit notre existence avec une armée considérable et non-battue ; que Napoléon calculoit le moment, où il tomberoit sur nous avec toutes ses forces ; que Talleyrand personnellement attaché au sys-tême d'une union amicale entre la France et la Prusse, avoit seul reculé ce moment. Napoléon me déclara dans ma première audience, que, comme le Roi avoit jugé à-propos de modifier la con-vention de Vienne, il la regar-doit comme non-avenue, et qu'il lui en falloit une autre. Il me fit faire par Talleyrand

et Duroc; des propositions telle-
ment extravagantes, que j'aurois
honte de vous les répéter, et ce
ne fut que par de bien grands
efforts, que je parvins encore au
traité du 15. Fevrier. Lorsque
Mr de Lucchesini se chargea
de le porter a Berlin, nous étions
convenus ensemble, que si, en
arrivant, il trouvoit l'armée
réunie, il engageroit le Roi à
refuser sa ratification. Mais il
trouva l'armée dissoute; par
des motifs connus a Dieu, et
peut-être à Mr de Hardenberg
on avoit entrainé le Roi, à mon
insçu, dans cette mesure préci-
pitée. Il falloit donc céder en-
core; mais le Roi sut dès-lors

que tout ce qu'il avoit gagné, étoit du tems. Revenu à Berlin je Lui expliquai sans aucun dé-guisement, que je n'avois obtenu par ce voyage, qu'un dernier et triste répit, que la paix et la convention de Paris, ne pouvoient pas tenir six mois, qu'il falloit se préparer à la guerre, et saisir la première occasion, pour pré-venir notre prétendu Allié, qui n'avoit d'autre projet, que celui, de nous asservir, et de nous détruire. Le Roi en fut enfin pleinement convaincu; c'est à-la-suite de mes représentations, que 50^m hom-mes de nos troupes furent laissés sur le pied-de-guerre, malgré

toutes les protestations de la partie administrative et militaire. Depuis le mois de Mars, le Roi n'a plus cessé de se croire chaque jour à la veille de l'explosion. Lorsque la Russie et l'Angleterre ont entamé leurs négociations de paix, tout devoit être suspendu de notre part, mais c'est au milieu de ces négociations, et avant même que nous eussions la certitude, que l'Empereur de Russie refuseroit sa ratification au traité signé par Oubril, que notre partie fut décidement pris. C'est a cette même époque, que Lucchesini déchirant les derniers voiles, qui couvroient la perfidie du Gou-

-vernement Français, nous fit par-
venir des éclaircissemens de toute
espèce ; il Vous en instruira lui-
même plus amplement. Son der-
-nier courier arriva le 7. d'Aout;
et ce jour aussi l'ordre fut donné
de mettre les deux tiers de l'armée
sur le pied-de-guerre, et de la ras-
-sembler sans autre délai. Le
plus grand secret, la plus grande
dissimulation étoient indispensables.
L'Empereur de Russie fut d'abord
le seul dépositaire de notre projet;
le Roi lui écrivit le jour même que
l'ordre fut donné, en lui exposant
toute sa situation, et lui faisant
part de la totalité de ses plans.
Dans ces entrefaites nous reçumes

d'un coté la nouvelle, que le trai-
té de Mr Oubril avoit été re-
jetté à St Petersbourg; de
l'autre coté les plaintes du Gou-
vernement Français contre Mr
de Lucchesini, et la demande
formelle de son rappell. Ce fut
tout ce qui put nous arriver de
plus heureux. Nous consenti-
mes à ce rappell de la meilleure
grace du monde; et Mr de
Knobelsdorff fut nomé, pour
completter l'illusion. Dans les
derniers jours d'Aout le Roi
eut de l'Empereur de Russie
une lettre, qui ne laissoit rien
à désirer. Le Cte Goetzen
fut envoyé à Dresde, pour en-

=gager l'Electeur de Saxe; quant à celui de Hesse, nous étions surs de lui depuis long tems. Enfin dans les premiers jours de Septembre nos préparatifs étoient assez avancés pour que nous pus=usions, sans inconvénient, nous en ouvrir avec d'autres puissances. Des communications furent faites à la Cour de Vienne, et peu après à celle de Londres. L'arrivée de Knobelsdorff à Paris, et le résultat de ses pre=miers audiences firent enfin éclater la rupture. — Voilà, ajouta-t-il, la véritable marche de cette affaire; les pièces, que je vous remettrai ici, vous en four=

-niront les preuves et les détails. (Il me remit les deux traités de Vienne et de Paris, un rap-port qu'il avoit fait au Roi, au Mois de Mai, sur ses relations avec la France, plusieurs dépê-ches de Mr de Lucchesini, et la note que Mr de Knobelsdorff a présentée en forme d'Ultima-tum) Vous verrez incessament quelque-chose, qui vous frappe-ra plus encore; (faisant allu-sion au Manifeste) et après ce que je viens de vous exposer, vous me direz, si j'ai eu raison de prétendre, que notre politique a été sage et bien-intentionnée et que nous n'avons à nous rétracter sur rien.

J'avois écouté tout ce récit avec l'attention la plus soutenue. Il s'agissoit de répondre. Je me permis à mon tour de commencer par une courte préface, dans laquelle je disois, que, comme l'honneur que le Roi m'avoit fait, en m'appellant dans un moment aussi grave, étoit non-seulement bien inattendu pour moi, mais vu la place bien peu-importante, que j'occupois dans les affaires de ce monde, au-delà de toutes mes prétentions, je ne concevois pas d'autre moyen pour y répondre, que celui, de dire mon opinion avec toute la franchise possible, persuadé, qu'on ne m'au-

-voit pas fait venir, si on avoit voulu me demander autre chose que la verité toute pure, telle qu'elle se présentoit à mon esprit. Il m'interrompit, pour me dire, que celà étoit entendu une-fois pour toutes, et qu'il me sauroit bien mauvais-gré, si je ne lui parlois pas absolument, comme je pensois. Je lui exposai alors succinctement mes idées sur le système de la Prusse depuis l'époque du malheureux traité de Bale; et arrivé aux derniers événemens, je lui dis dans les termes les plus clairs, et tels que je vais les citer ici, que tous en expli-

-sant une quantité de choses passées par l'aversion insurmontable du Roi pour la guerre, j'en avois vu bien d'autres, dont même en leur appliquant cette donnée je n'avois jamais pu venir à bout; que le Roi pouvoit avoir eu de bonnes raisons pour ne pas s'engager dans la guerre, après que l'Autriche et la Russie y eussent renoncé, que sur ce point-là j'avois toujours eu une opinion différente de celle du public, et beaucoup plus favorable à la Prusse; mais que tout ce qui s'étoit fait de sa part depuis la fin de l'année dernière, m'avoit affligé, et dé-

„goûté au plus fort; que je trou-
„vois dans l'idée d'un traité,
et sur-tout d'un traité d'allian-
„ce, conclu avec l'ennemi com-
„mun et reconnu des droits de
tous les Souverains, et de l'in-
„dépendance de tous les peuples
dans la capitale même de
l'Empereur, autorisé à regar-
„der comme son allié, le Sou-
„verain, qui se portoit à cette
démarche, quelque chose, qui
répugnoit également à mes sen-
„timens et à mes principes;
que quant au traité de Paris,
et à l'occupation définitive
du pays d'Hanovre, j'en avois
été affecté au point, qu'en

les considérant même, comme il venoit de les présenter dans son récit, sous le point devue de stratagèmes politiques, et de moyens pour gagner du tems, je ne me reconcilièrois jamais avec ces mesures; que j'aurois peut-être été un mauvais conseiller, et un Ministre maladroit; mais que si j'avois été bien convaincu, qu'il n'eut existé d'autre alternative que celle de ces traités, ou de la guerre, j'aurois conjuré le Roi, de prendre son parti, de passer sur tous les scrupules, et de courir aux armes contre l'oppresseur, plutôt que de partager

l'injustice.

Il me répondit avec beau-
„coup de calme et de douceur.
Il me dit, que les opinions de-
„voient nécessairement diffé-
„rer sur des problèmes aussi
difficiles, et aussi compliqués,
qu'il ne me contesteroit cer-
„tainement pas le droit d'a-
„voir la mienne, et qu'il me
remercioit de la franchise,
avec laquelle je venois de l'
enoncer. Mais en même tems
il desireroit de savoir, si je
croyois, qu'en s'expliquant
avec les puissances, dont la
bonne-volonté interessoit la
Prusse, de la manière, qu'il

l'avoit fait avec moi, et avec le public, autant qu'il étoit convenable de le faire, il ne parviendroit pas à déraciner le malheureux soupçon de mauvaise-foi, qui pesoit sur le Cabinet de Berlin, et à décider ceux mêmes, qui partageoient mon opinion sur le fond, à lui accorder du-moins la droiture et la pureté des intentions.

Je répliquai, que quant aux jugemens des cours, j'étois tout-à-fait incompétent, et incapable de l'anticiper; mais quant à celui du public, je lui dirois sincèrement ce que j'en pensois.

Je croyois excessivement difficile, de réconquérir l'opinion en-faveur des démarches passées de la Prusse ; je doutois même, qu'il existat un talent assez supérieur pour s'acquitter de cette tâche ; mais on pouvoit, selon moi, s'épargner jusqu'à la peine de l'aborder. "L'état des choses est tel," lui dis-je, "que personne ne se soucie aujourd'hui de fouiller dans les événemens antérieurs ; l'Allemagne souffre ; la tyrannie qui l'opprime, est devenue insupportable ; l'usurpateur cruel, qui l'exerce, est exé-

cré par-tout. Il suffit de Vous voir armés, avec le but avoué de de mettre un terme à tant de malheurs, pour que tous les coeurs soient a Vous. Vous me faites l'honneur de me demander mon conseil; le voici : — Laissez-là le passé; montrez le présent sous une forme, qui ne laisse aucun doute sur la justice de Votre cause, sur la fermeté de Vos résolutions, sur la sagesse de Vos mesures; faites entrevoir l'avenir sous un aspect, qui éloigne absolument toute idée d'intérêt personnel; et j'ose répondre non-seulement de l'opinion, mais encore de la faveur et de la confiance générale.

Cette réponse parut le mettre à-son-aise. Il me dit: "Vous avez parfaitement raison; si vous partiez, après ne m'avoir dit que cela, je me féliciterois bien de vous avoir vu. Voilà la marche qui sera adoptée. — Je n'y fais qu'une seule restriction. Il faut parler du passé à notre ennemi; nous avons de trop bonnes choses à lui dire. Mais quant à nos amis, et au public, il vaut mieux, qu'il n'en soit plus question. Expliquons-nous donc d'abord sur le présent. Vous voyez ce qui se passe. Nous avons fait un armement bien dispendieux; nous l'augmenterons encore de beau-

coup; tout ce qui étoit resté en ar-
rière, jusqu'au dernier régiment,
a reçu ordre de marcher. Notre
intention est de faire une guerre
vigoureuse; une-fois en-train,
quelques revers même, quelques ba-
tailles perdues, ne nous engageront
pas à rétrograder. Nous aurons
aussi des alliés. L'Empereur de
Russie s'est déja prononcé d'une
manière, qui nous autorise à tout
espérer de lui. Les Français
n'ont jamais soupçonné nos véri-
tables rapportes avec ce Souverain.
Ils sont tels, que si nous nous trou-
vions aujourd'hui à deux doigts
de notre perte, et si l'Empereur
avoit signé hiér, je ne sais quel

traité avec la France, il n'en seroit pas moins à nous avec tous ses moyens. Nous nous flattons, que tout s'arrangera avec l'Angleterre. Vous serez peut-être étonné d'apprendre, que d'aprés des lettres, que j'ai reçues de Hambourg, un négo:ciateur Anglois est en route pour arriver ici. —— Pour ce qui est de l'Autriche, le parti qu'elle adoptera, ne nous est pas positi:vement connu; en-attendant nous sommes parfaitement surs de ses bonnes dispositions pour nous. Vous connoissez Vienne mieux que moi; si vous aviez là-dessus quelque

donnée satisfaisante, que vous pussiez me communiquer, je vous en serois fort obligé."

Je répondis, que si par Vienne, il entendoit les intentions du Cabinet de Vienne, il avoit tort de croire, que je les connoissois mieux que lui, — à moins qu'il n'en sut moins que rien; que je n'avois été à aucune époque initié dans les secrets du gouvernement, et que si autrefois j'avois possédé quelques notions sur la situation générale des choses dans ce pays, une longue absence m'avoit entièrement dérouté à cet égard; que pour autant qu'il s'agissoit d'un

simple calcul conjectural, je m'en tiendrois toujours à un principe qui me paroissoit trop naturel, pour ne pas être fondé ; c'est-à-dire, que l'Empereur ne repousseroit aucun moyen honorable pour effectuer un changement heureux dans l'état actuel de l'Allemagne et de l'Europe, si ce moyen se présentoit à Lui sans la perspective d'un redoublement de malheurs dans le cas du moindre revers ; mais quant à des déterminations prises ou à prendre par rapport au moment actuel, je les ignorais si complètement, que je ne savois pas même, com=

„ment le Cabinet de l'Empereur
envisageoit et jugeoit l'entreprise
à laquelle le Roi de Prusse s'étoit
porté ; que j'avois trop bonne
opinion des combinaisons poli:
„tiques du Cabinet de Berlin,
pour ne pas le croire tout autre.
„ment instruit que moi, sur un
objet aussi capital, et qui tenoit
de si prés aux conditions irré:
„missibles du succès. — Je m'ap:
„perçus, que cette réponse l'em.
„barrassoit plus qu'aucune chose
que j'avois dite dans cette conver.
„sation. Il s'étoit cependant
exprimé d'une manière trop
distincte sur l'incertitude dans
laquelle il se trouvoit par—

rapport à ce même "objet capi-
"tal," pour qu'il eut pu revenir
sur ses pas; et l'empressement
même qu'il avoit montré d'ob-
"tenir de moi quelque renseigne-
"ment, trahissoit assez, à quel
point il en étoit dépourvu.
Il se contenta donc de faire son-
"ner de nouveau, dans des ter-
"mes assez vagues et mal-assurés,
sa confiance entière dans les
dispositions amicales de la Cour
de Vienne; il me dit, qu'on
étoit occupé depuis quinze jours
du projet d'y envoyer quelque Mi-
"litaire de distinction; qu'on en
avoit différé l'exécution, tant
pour ne pas causer avant le tems

une allarme, qui auroit pu compromettre le Gouvernement Autrichien, que parceque la guerre n'étoit pas encore déclarée, et le plan de Campagne pas assez fixe ; qu'en attendant on avoit soumis à l'Empereur d'envoyer de son coté quelqu' Officier de marque faisant sentir, qu'on seroit bien aise, que son choix tombat sur le Général Stutterheim ; qu'aussitôt, que l'une ou l'autre de ces missions seroit en train on s'ouvriroit avec la Cour Impériale sur tous les projets présens, et futurs ; qu'on n'auroit pour elle aucun secret ; qu'on n'arrêteroit rien sur

l'avenir sans son assentiment
complet, et formel ; qu'il lui pa-
-roissoit de la plus grande né-
-cessité de se concerter le plus-
-tôt possible sur ce, qu'il y
auroit à faire dans le cas d'un
succès décisif, tel qu'il aimoit
à le supposer. Je lui dis alors,
que je partageois si fort son
opinion sur ce qu'il venoit
d'énoncer, que j'avois même
tout bonnement cru, qu'on
s'occupoit depuis long tems
de ces questions, et que quelque
négociation ou discussion y re-
-lative étoit en train ; que j'étois
persuadé qu'après une conviction
parfaite de la solidité des plans

militaires de la Prusse, rien ne contribueroit plus à inspirer de la confiance à l'Empereur, que des notions satisfaisantes sur l'objet que l'on se proposoit d'atteindre ; que sous ce rapport, comme sous bien d'autres, rien n'étoit, selon moi, plus essentiel, que d'avoir un plan et de savoir avec précision, vers où on marchoit ; que par-là la Prusse gagneroit elle même une assiette fixe, et encourageroit les autres à se rallier à elle. —— Il me dit, que c'étoit précisément une des matières, sur les quelles il avoit le plus désiré de s'entretenir avec moi ; que j'aurois certai=

nement des idées là-dessus ; qu'il me prioit de les lui communiquer ; qu'il m'exposeroit ensuite les siennes.

Je m'engageai sans crainte dans cette discussion _hypothetique_. J'avois en-effet beaucoup réfléchi sur ce que pouvoient être les résultats politiques de cette guerre, supposé toujours qu'elle eut pu dévenir générale, sans quoi je n'en attendois comme à l'ordinaire que la défaite, la honte, et le désespoir.

à Naumburg encore, pendant que je fus à attendre le message du _Cte Haugwitz_ ; j'avois

passé mon tems à jetter sur le papier mes idées sur un arrange-ment futur de l'Allemagne, si elle echappoit au joug étranger ; je n'étois donc point embarrassé à répondre.

Je crus cependant, et par plus d'une raison, devoir strictement me renfermer dans la question : et je l'annonçai au Cte Haugwitz, en lui disant, que, quant à l'exa-men préalable de la probabilité du succès, je ne me sentois pas suffisamment instruit pour l'abor-der ; que sur ce point-là je m'en remettois à Lui, présumant, qu'il ne se seroit pas embarqué dans une entreprise aussi difficile,

et aussi périlleuse, sans en avoir calculé toutes les chances. Après cela je lui ai développé mon plan, dont je ne citerai que les traits caractéristiques.

— Réléguer les troupes Françaises au-delà du Rhin, objet direct de la guerre, le seul du moins auquel je puis m'interesser. Cela fait, dissoudre la confédération monstrueuse, qui s'est formée sous les auspices d'un pouvoir arbitraire et étranger.

— Examiner ensuite, si le rétablissement de l'ancienne Constitution de l'Empire, avec telles modifications, que les conjonctures pourroient indiquer,

ne seroit pas préférable à tout. — Ce rétablissement reconnu im=practicable, partager l'Allemagne en deux grandes confédérations, réunies par <u>une Alliance perpétuelle</u>, dont l'une sous la protection de l'<u>Autriche</u>, l'autre sous celle de la <u>Prusse</u>, dont les membres con-serveroient tous leurs droits de Souveraincté, sauf à être as-treints à un système militaire uniforme. — Quant aux ar-rangemens de territoire, comme il ne seroit plus possible de parvenir à un nouvel ordre de choses, sans que l'un ou l'autre éprouvat des pertes — s'en tenir à la <u>Baviere</u>, plus res-

ponsable du désordre actuel, que qui que ce soit en Allemagne, l'Electeur Archi-Chancelier toujours excepté. — La réduire à ses anciennes possessions, en lui laissant tout-au plus le pays de Bamberg, comme indemnité du duché de Berg; — réunir celui-ci à Cleves, et le remettre à la Prusse, pour faire cesser le scandale d'un Général étranger assis parmi les Princes d'Allemagne, et pour que les places de Düsseldorff et de Wesel se trouvassent entre les mains de la puissance, particulièrement chargée de défendre le Nord de l'Allemagne; — réstituer

à l'ancien possesseur le Tyrol et le Vorarlberg, l'idée d'en voir privée la maison d'Autriche, ne pouvant être supportée sans indignation par aucune ame honnête et sensible † — Avancer la frontière autrichienne en Italie jusqu'au Mincio; non pas comme mesure integrante d'un nouveau plan d'organisation pour l'Italie, à laquelle il seroit prématuré de penser, mais comme condition indispensable de l'indépendance réelle de l'Allemagne, et d'un arrangement solide de ses affaires. etc. etc. etc.

† Une ame honête & sensible remercie l'Auteur de son intercession, au nom de 800000 autres, malheureuses victimes de leur fidélité inébranlable & de la lacheté perfide de leurs contemporains.

Le Cte Haugwitz me dit, de

cet air de sérénité et de bien-
veillance, que ceux, qui ont eu
à faire avec lui, connoissent
si bien: " Vous parlez, comme
si Vous aviez lu dans mes pensées,
et j'ajouterois presque, dans mes
papiers; voilà, à peu de mo-
difications près le plan, que
j'ai conçu aussi. Nous avons
reconnu la ligue du Rhin,
puisqu'alors nos préparatifs
n'étoient pas assez avancés, pour
rompre avec la France, et puis-
qu'il nous falloit encore la preu-
ve complète de sa perfidie, pour
fixer la résolution du Roi; mais
nous l'avons reconnue sous la
condition expresse, qu'aucun ob-

-stacle ne seroit mis à la formation d'une confédération des Etats du Nord-de-l'Allemagne. Cette condition n'a jamais été remplie. D'ailleurs, je ne veux pas vous cacher, que l'idée de cette contre-ligue du Nord, ne m'a pas bien sérieusement occupé, qu'elle n'a été jettée en-avant, que pour gagner du tems. Il nous faut avant-tout des victoires, si nous les obtenons, je vous promets bien, que vous n'entendrez plus parler ni de la ligue du Rhin, ni du Primas, ni de Murat. Pour les arrangemens de territoire, je suis de-même complétement de votre opinion; c'est la Bavière, qui doit payer l'écot; je crois

qu'il seroit bien-fait, non seulement de rétablir, mais d'agrandir la Prusse du coté de la Franconie ; ce qui la mettroit en-état de couvrir plus efficacement le flanc droit de la puissance Autrichienne. Quant à la restitution du Tyrol, et à l'extension de la frontière de l'Autriche en Italie, je regarde ces mesures comme les plus pressantes de toutes, et le Roi y est tellement déterminé, que dut-il lui en couter quelque province a-lui, il ne lâchera pas prise sur cet article."

La conversation s'étoit prolongée au-delà de deux heu-

„res; le Cte Haugwitz s'en apper„
„cut, puisque le jour tomba. Il
me dit alors, qu'après cette expli=
„cation générale, il avoit deux pro.
„positions spécielles à me faire.
D'abord, que je l'assistasse pendant
quelques jours de mes conseils, et en
cas-de-besoin de ma plume, et
ensuite, que, lorsque je serois bien
informé de tout, je me rendisse à
Vienne; — "non pas, disoit-il,
avec une commission quelconque —
car ce n'est pas à nous à vous
en donner — mais simplement
pour parler de ce que vous aurez
vu, et entendu, et pour contribuer
à détruire les derniers restes de
méfiance, s'il pouvoit en exis=

-ter encore ? — Je répondis, que quant à la première proposition je ne m'y refuserois certaine-ment pas, pour autant que je serois capable de la remplir, et supposant toute fois que mon séjour ne se prolongeat pas au-delà d'une semaine, mais que quant au voyage à Vienne, j'étois obligé de le décliner absolument, que je n'avois aucun titre quelconque pour m'ingérer dans des affaires aussi importantes, lorsque je n'y étois pas directe-ment appellé ; que je ne savois pas même, comment on juge-roit à Vienne, le voyage, que je venois de faire, auquel je

m' étois déterminé en suivant ma propre impulsion, que m' avoit dit de l' entreprendre à tout risque; mais que je ne pouvois m' avanturer plus loin; que d' ailleurs le récit fidèle, que je seroit en tout cas de tout ce, que j' aurais appris dans ce voyage, se feroit également bien par écrit; sans compter que j' eviterois par cette voie les bruits et les conjectures, aux quelles mon apparition subite à Vienne ne manqueroit pas de donner lieu. — Après cela il n' a plus été question du voyage. Le Cte Haugwitz est rentré dans la première partie des ses propositions:

Il m'a dit, qu'il n'avoit à me demander avant-tout, de me charger de la révision d'un Manifeste, rédigé par Mr Lombard, et de la traduction de cette pièce en allemand. Il m'a assuré, que je trouverois Lombard dans des dispositions, dont je serois bien content, prêt à accueillir toutes les remarques, et toutes les critiques que je pourrois lui communiquer sur son travail, et à y faire tous les changemens, que je proposerois. — Il m'a demandé ensuite de rédiger un article, en réponse à ceux, que les Journaux Français avoient publiés sous les dates

fictives de Dresde et de Cassel, rélativement à la situation de ces deux cours, et à leurs rapports avec la Prusse.

Rentré chez moi, j'ai fait la minute, dont ce, que l'on vient de lire, est l'extrait; j'ai lu les papiers, que le Cte Haugwitz m'avoit remis; et j'ai rédigé l'article sur les deux cours Electorales, tel qu'il a été imprimé dans la gazette d'Erfurt du 7. Octobre.

A 9. heures du soir je me suis rendu chez le Marquis de Lucchesini. Comme tout le monde se couchoit de bonne heure à Erfurt, il m'avoit pro-

„posé une fois-pour toutes, de venir passer les soirées avec lui tête-a tête. J'ai saisi cette proposition avec le plus grand empressement. Je connoissois le Cte Haugwitz; je savois, quel étoit en-général le carac„tère de ses discours; il avoit plus d'une espèce d'interêt à me présenter l'histoire du passé, et l'état actuel des choses, sous un aspect favorable et brillant; le recit, par lequel il avoit debuté, bien loin de me satisfaire, ne m'avoit rendu que plus désireux d'éclairciss„mens, et de rectifications. Je n'ignorois pas, que ceux de Mr

de Luchesini, ne seroient point des évangiles non-plus ; mais entre deux versions inexactes les chances s'augmentoient pour arriver à la verité. Je savois d'ailleurs, que ce dernier Ministre n'avoit jamais été au-fond-de-son coeur l'ami de Mr de Haugwitz, je l'avois beaucoup connu autrefois, et pouvois le questionner tout-à-mon aise ; et quant au point, qui m'intéressoit le plus, une connoissance complete des motifs qui avoient déterminé la Prusse à cette subite levée-de-boucliers, j'étois sûr, que dans une suite d'entretiens je parviendrois à l'éclaircir tout-à-fait. Voilà

les raisons, par lesquelles je crus devoir regarder les soirées de Mr de Lucchesini comme une source d'information très précieuse.

Cette première conversation fut entièrement consacrée à l'histoire de ce qui s'étoit passé à Paris, pour amener la rupture avec la Prusse. Mr de Lucchesini me confirma en masse l'aperçu, que le Cte Haugwitz m'avoit donné sur l'origine des traités de Vienne et de Paris. (ce fut plus tard comme on le verra ci-après, qu'il m'en fournit un récit plus circonstancié.) Il m'assu-

-ra, qui lui aussi regardoit depuis long-
tems une guerre avec la France
comme inévitable. — Il savoit,
à ne pas pouvoir en douter, que dès
la premiere ouverture des négo-
-ciations avec l'Angleterre, _la
restitution du pays d'Hanovre_
avoit été distinctement proposée
au Gouvernement Anglois. On ne
voulut pas le croire à Berlin;
cette démarche, faite à la même
époque, où Mr _Laforet_ avoit
ordre de _presser_ le Cabinet de
Berlin, à _compléter_, et à _ren-
-forcer_ les mesures, par lesquelles
il s'étoit approprié ce pays;
parut d'une perfidie si noire,

que ceux mêmes, qui connoissoient le Gouvernement Français, avoient de la peine à y ajouter foi. Les négotiations de Mr Oubril ré-pandirent un nouveau jour sur les desseins et les dispositions sécrètes de ce Gouvernement.

Le traité signé le 20 Juillet contenoit deux articles secrèts, dont l'un arrêtoit le fameux dédommagement du Roi de Naples par les Isles Baléares, et dont l'autre, en-addition à l'article 8. patent du traité, portoit, que la France et la Russie engageroient conjointe-ment le Roi de Prusse à faire sa paix avec le Roi de Suède,

sans demander à ce Souverain le sacrifice de la Poméranie Suédoise."
Rien, d'après ce qu'il me dit, n'avoit jamais plus irrité le Roi de Prusse, que cette clause impudente, qui sembloit lui attribuer un projet, contre lequel il avoit protesté sans-cesse, et qu'il repoussa chaque fois, que la France lui en présenta l'amorce. Ce qui rendit cet article plus piquant, c'est que Napoléon, en parlant à ses entours de ses projets pour l'avenir, avoit dit à plusieurs reprises: "C'est un brave homme, que ce Roi de Suède; je ne me contenterai pas de lui conserver son pays; je tâcherai de

l'aggrandir." — Dans le cours des conférences avec Oubril, les négociateurs Français avoient constamment fait entendre, que si l'Empereur de Russie désiroit de s'étendre en Pologne, on y consentiroit sans difficulté; et, selon Mr de Lucchesini il n'avoit pas tenu au Cabinet des Tuilleries, qu'un article formel ne fut ajouté pour cet effet, aux conditions secrètes du traité. — Enfin une nouvelle déclaration, sur la facilité avec la quelle on se prêteroit en France à la restitution de l'Electorat, fut faite au Gouvernement Anglois,

avant le départ de Lord Lauderdale pour Paris ; Napoléon se flat-toit à cette époque, que de concert avec l'Empereur de Russie, il engageroit le Roi de Prusse sans difficulté à sortir du pays d'Hanovre ; on ne pensoit pas même à la réstitution de ses provinces cédées ; quelque dédommagement chétif (quelque Bernburg, Köthen &c. disoit le Marquis) voilà tous ce qu'on avoit imaginé pour lui, et chaque jour dévelloppa d'avantage le projet de le sacrifier absolument, et de préparer la chûte de sa monarchie.

Ce fut-là la substance des avis, qu'il avoit donnés depuis

quelques mois à sa cour, mais principalement de deux rapports, qu'il fit le 22. et le 29. de Juillet, et lesquels, joints aux propositions faites à l'Electeur de Hesse, et aux démarches hostiles contre le Prince d'Orange, déterminerent le Roi à la guerre. — Plus d'une fois, pendant le cours de ce récit, j'avois été tenté d'aborder l'importante question, si tout cela motivoit assez la résolution, de rompre subitement avec la France; mais il me parut plus sage de l'ajourner; j'aurois pu dire au Marquis des choses, qui l'auroient embarrassé, ou peut-être meme re-

froidi pour moi ; et je voulois m'in=
=struire complètement, avant d'en
venir aux discussions.

Il me raconta ensuite l'his=
=toire de son rappel. Le Gou-
=vernement français avoit inter-
=cepté une de ses dépêches. (à en
juger d'après plusieurs circon-
=stances, je ne crois pas me trom-
=per en soupçonnant, que cet
incident avoit été prévu, ou
amené à-dessein:) Il fit de-
=mander le rappel de Mr de
<u>Lucchesini</u>; <u>Laforet</u> eut ordre
de déclarer : " qu'il ne répon-
=doit de rien, si cette demande
n'étoit pas accordée sur-le-

champs. La cour de Berlin, comme Mr de Haugwitz me l'avoit déja dit, fut secrètement enchantée de cet orage; rien ne lui parut plus favorable pour masquer ses projets; et Mr de Knobelsdorff connu de tout tems pour être un des partisans les plus zélés de Napoléon et du systeme pacifique, fut choisi exprès, pour donner le change. Mais ce qu'il y eut de plus curieux dans cette dernière mesure (c'étoit-là un des stratagèmes du Cte Haugwitz) c'est que ce Knobelsdorff fut lui même complètement la

dupe de sa mission. Il s'imagina tout-de-bon, qu'on l'envoyoit à Paris, pour rétablir la bonne intelligence, moyennant son crédit personnel; il y arriva, ne se doutant de rien, et croyant, qu'il applaniroit toutes les difficultés dans peu de jours. Il eut la bonhommie de croire, que ses instructions étoient un secret pour Mr de Lucchesini, dans lequel il ne voyoit plus qu'un Ministre disgracié. Il les lui cacha soigneusement; et lorsque celui-ci, feignant de tout ignorer, lui dit, que l'on prétendoit, qu'il étoit dans ses instructions

de demander la rétraite des troupes françaises; l'autre en convint, ajoutant, " qu'il regardoit comme peu difficile d'engager l'Empereur à cette démarche." A la première audience, Napoléon s'adressa à Mr de Knobelsdorff en ces termes: " Je suis bien-aise de vous voir ici; j'aime les hom-mes simples et ronds, comme vous; mais je suis bien mécon-tent de votre cour. Qu'est-ce que ces chicanes sur la Confédé-ration-du-Nord, et sur le séjour de mes troupes en Allemagne?" L'autre voulut faire comprendre, que le Roi étoit loin, de

proposer à l'Empereur la moindre
chose désobligeante, mais qu'il
lui paroissoit cependant, que ce
séjour des troupes Françaises
devoit avoir un terme quelconque.
Sur quoi Napoléon, s'emportant
terriblement, s'écria: " Mais
vous ne savez donc pas, que je veux
avoir Cattaro! Que j'ai besoin
de Cattaro! Pas un homme
ne passera le Rhin, avant que
cela ne soit terminé. — Quant
a cette misère de 7. ou 8000. hom-
-mes, qui se trouvent du coté
de la Westphalie, il y aura moyen
de s'entendre; mais avant tout
il faut que Votre Roi désarme;
qu'il désarme complétement,

que toutes les troupes rentrent dans leurs quartiers-de paix".
Knobelsdorff fut un peu inquiet après cette sortie vigoureuse; mais lorsque le lendemain matin, il reçut en-présent quatre chevaux et une voiture (chose, qui n'avoit jamais eu lieu, que pour l'Ambassadeur Turc) il se crut de-nouveau au pinnacle de la faveur. Il écrivit à sa femme, qu'elle pouvoit être parfaitement tranquille; qu'on ne pensoit pas à la guerre; et lorsqu'il fut question du départ de Napoléon pour l'armée, il demanda bonnement à sa

cour, s'il devoit l'accompagner dans ce voyage?

Mr de Lucchesini, en partant de Paris, eut une audience de congé, très-longue, et très-calme. Bonaparte lui parla sans cesse — "des plans, qu'il méditoit pour le bonheur de l'humanité," et de ce "qu'on n'avoit qu'à le laisser faire, pour que l'Europe se trouvat bientôt dans l'assiette la plus désirable!" En touchant aux négociations avec l'Angleterre, il lui dit: "Je sais bien, que ce Lauderdale n'est autre chose, qu'un espion, que j'ai à Paris; il y a long tems, que j'aurois renvoyé cet homme;

„mes Ministres ne l'ont pas vou-
„lu." —
Mr de Lucchesini demanda
ensuite à Talleyrand (avec le-
quel il paroit avoir été bien jus-
„qu'au dernier moment) l'ex-
„plication de ce propos; et il
apprit, qu'effectivement lui et
Champagny avoient déclaré
à l'Empereur, qu'au moment,
où une nouvelle guerre conti-
„nentale alloit éclater, il étoit
de toute nécessité de conserver
l'apparence d'une négociation
avec l'Angleterre, pour ne pas
jetter le peuple dans le déses-
„poir. — Il me dit à cette
occasion, ce qu'il m'a souvent

répété ensuite, que la guerre avec l'*Angleterre* étoit au-fond la seule, à laquelle le public de France s'intéressat, puisque les maux, qu'elle infligeoit au pays, étoient sentis dans chaque moment; que rien n'étoit aussi hautement prononcé dans toutes les classes du peuple, que le voeu, de voir finir cette guerre; et que lorsqu'on parloit de paix à Paris, on entendoit toujours la paix avec l'Angleterre; les autres étant aussi indifférentes au public, que les victoires et les conquêtes de Bonaparte.

Selon ce, qu'il me disoit encore,

la negociation avec l'Angle-
-terre étoit réellement fort
avancée à une certaine époque.
Malte, et le Cap étoient ac-
-cordés; on se débattoit encore
un peu pour Surinam, qui
à-la-fin auroit été abandon-
-né aussi; mais la grande
pierre d'achoppement étoit
la Sicile, sur laquelle les
deux parties paroissoient égale-
-ment déterminées à ne pas
céder. Il croit cependant, que,
quand même on se seroit à-la-
fin arrangé sur cet article, deux
grandes difficultés se seroient
présentées au dernier acte de

la négociation. Le Gouvernement Français auroit exigé, comme point-d'honneur, quelque modification dans les principes du droit maritime, chose, à laquelle l'Angleterre n'auroit certainement jamais consenti. D'un autre côté, malgré l'extrême légereté, avec laquelle la France avoit toujours traité l'affaire de la restitution du pays d'Hanovre, cet article auroit éprouvé aussi des difficultés très-sérieuses; car le Gouvernement Anglois ne se seroit pas contenté du consentement pur et simple de la

France; il auroit demandé la garantie de l'évittion; et au point où en étoient les choses, celle-là ne pouvoit plus être obtenue que par une guerre avec la Prusse. Napoléon se flattoit un moment qu'il y suppléeroit par l'intervention de l'Empereur de Russie, mais son calcul étoit faux, comme la plupart de ceux, qu'il avoit faits par-rapport aux dispositions de ce Monarque.

Lundi. 6. Octobre. Je me suis rendu à 10. heures

du matin chez Mr Lombard, auquel l'état de sa santé ne per-mettoit pas de sortir. Je l'ai trouvé dans une triste situation, perclus des mains et des pieds, pouvant à peine se trainer d'une chaise à l'autre. Son esprit avoit conservé son ancienne vivacité; et quant à son credit et à son pouvoir, ils n'avoient nullement baissé; il étoit toujours bien plus Ministre que Mr. de Haugwitz, qui ne faisoit aucune démarche essentielle, sans que Lombard y eut préalablement consenti; et plus d'une

fois j'ai entendu dire celui-ci à son frere Pierre, favori et Secrétaire intime du Ministre: "Dites au Cte Haugwitz, que j'ai à lui parler ce soir; n'oubliez pas que le Cte Haugwitz doit venir chez moi demain matin."

Il m'a reçu d'une manière extrêmement amicale. Nous avions été anciennement liés; mais je m'étois éloigné de lui, pendant les trois dernieres années de mon séjour à Berlin, ayant pris également en horreur, ses principes corrompus et la perversité de sa con-

-duite; de-sorte qu'il y avoit bien sept ans, que nous ne nous étions pas vus. Il me dit: "Nous voilà donc à-la-fin d'accord: croyez, qu'au-fond nous l'étions toujours bien plus, que vous ne pensiez. Nous avons différé sur les moyens, mais non pas sur le but. Je ne pouvois pas me prononcer pour la guerre, ni conseiller au Roi de l'entreprendre, tant que la nation y étoit absolu-ment opposée; aujourd'hui elle la veut toute-entière; parmi les 10. ou 11. Millions, qui la composent, pas un homme n'est d'un sentiment différent.-

Il me parla ensuite de son Ma-
-nifeste en disant, qu'il étoit
fait depuis huit jours, mais que
depuis qu'il avoit su, que le
Roi m'avoit appellé, il n'a-
-voit plus voulu y toucher,
sans connoître mon avis sur
cette pièce. — Après cela, il
me remit, comme introduc-
-tion au Manifeste, une lettre
qu'il avoit écrite au nom du
Roi, à l'Empereur Napoléon
et qui avoit été présentée à
celui-ci avec l'Ultimatum
de Knobelsdorff. Il y joignit
une lettre de Napoléon au

Roi, antérieure à la sienne, et datée, si je ne me trompe, du 12. Septembre. Il me pria de lire ces pièces chez moi, et de retourner chez lui aprés-diner, pour lui en dire mon opinion, et procéder ensuite à la lecture et l'examen du Manifeste. — J'omets plusieurs choses intéressantes, qu'il me dit dans cette premiere entrevue, puisqu'il y en eut plus tard une autre, dans laquelle il y revint avec des développement trés remarquables, qui se trouveront à leur place.

Rentré chez moi, je lus la lettre à Napoléon; et j'en fus bien-mal-édifié. C'étoit une pièce d'une longueur as-sommante, contenant la plu-part des griefs et des expli-cations, qui se retrouvent dans le Manifeste, et écrite d'un ton de familiarité, de pate-linage, et souvent d'indécen-ce, qui me choquoit extrême-ment; Je trouvois le Roi plutôt compromis, que justifié par cette lettre. On pouvoit d'ailleurs en dire ce que Rivarol disoit de la fameuse adresse de

Mirabeau à Louis XVI. pour le renvoi des troupes de Paris, "qu'il y avoit trop d'amour pour tant de menaces, et trop de menaces pour tant d'amour." Je ne pouvois pas me dissimuler que dans la lettre de Napoléon, rédigée, non pas dans le style-de-Cabinet-Bonaparte, mais dans le meilleur style des bureaux de Talleyrand, il y avoit infiniment plus de mesure, de gout, et de dignité. Le texte de cette dernière lettre étoit, "qu'une guerre entre la France et la Prusse, seroit une mons=

„truosité politique, attendu que ces deux états étoient faits pour vivre toujours dans la plus étroite intelligence."

J'ai diné chez le Cte Haug„witz avec Mr de Lucchesini et son fils cadet, le Cte Görtz Ministre de Saxe, le Baron de Waitz Ministre de Hesse, c. c. c. Le Cte Haugwitz m'a dit avant le diner, qu'il avoit communiqué l'article, que j'avois écrit la veille sur les dispositions des deux Cours Electorales, aux deux Ministres de ces cours, avant de le livrer à l'impression, et

"qu' ils en avoient été très-contens."
Je n' eus pas le tems, de m' en
expliquer d' avantage avec lui;
mais ayant réfléchi pendant le
diner sur ce qu' il y avoit de
louche dans la conduite de l'
Electeur de Hesse, et princi-
-palement dans celle de Mr de
Waitz, que je savois très foible=
-ment attaché à l' alliance
Prussienne, et très mediocrement
porté pour la guerre, j' en parlai
aprés-diner au Marquis de Lucche-
-sini. Je lui avouai, que le préten-
-du contentement de Mr de Waitz
me paroissoit assez suspect; et
j' appuyai d' autant plus sur cette

observation, que je m'imaginois depuis quelque jours, qu'ils vouloient dissimuler leurs veritables rapports avec la Hesse, et qu'ils étoient en effet beaucoup moins avancés avec l'Electeur, qu'ils ne se donnoient l'air de l'être. Mais le Marquis me dit d'un ton très positif, que mes soupçons n'étoient rien moins que fondés; que malgré toutes les démonstrations de neutralité, l'Electeur de Hesse étoit dans leurs intérêts de cœur et d'ame; et que s'il avoit paru tergiverser, c'étoit par un calcul d'avarice, pour obtenir des subsides de l'Angleterre, en négociant pour son propre compte, et faisant semblant de se faire

tirer l'oreille quoique sa résolution fut prise depuis long tems." Au reste, ajouta-t-il, "quant à l'article en question, je vous prie de ne pas vous en faire conscience ; il faut un-peu faire les honneurs de ces Messieurs, puisqu'ils ne veulent pas se produire eux-mêmes."

A 4. heures je suis retourné chez Lombard. Je m'étois bien promis de ne pas lui déguiser mon opinion sur la Lettre à Napoléon et je lui ai dit à-peu-près tout ce que j'en pensois. Il l'a pris assez bien ; il s'est foiblement défendu ; il s'est borné à m'assurer, que je serois plus content du Manifeste. Il m'en a fait

alors la lecture. Je l'ai trouvé en effet supérieur à la lettre, et à mon attente. Ce n'est pas dire, que j'en aie été absolu-ment satisfait; il s'en falloit de beaucoup. Je sentois tou-tefois, que la tâche étoit ex-cessivement difficile. La Prusse se trouvoit placée, grâces à ses longs égaremens, dans un dilemme singulièrement cruel. Ses meilleurs argumens étoient toujours des armes-à-deux-tran-chans, par lesquelles, de quelque coté qu'elle tournat, elle se frap-poit, elle se blessoit elle-même. Vouloit-elle faire valoir contre la France, les nombreux sacri-fices (d'honneur et de prix-

=cipes :) qu'elle lui avoit faits, elle achevoit de se perdre dans l'opini=on de l'Europe ; vouloit elle se relever dans celle-ci, elle étoit ob=ligée de convenir, qu'elle avoit constamment trompé la France. Un franc et noble aveu de ses torts, une espèce de rétractation solem=nelle, auroit peut-être été le seul moyen d'éviter ce double écueil; mais les Ministres qui publioient le Manifeste, étant les mêmes, qui avoient présidé à sa politique de=puis tant d'années, on ne pouvoit pas s'attendre à une marche pa=reille. Quelques phrases bril=lantes, sans trop de liaison et d'ensemble, un style coupé, une tournure épigrammatique, voilà

donc les seules ressources qui restoient au rédacteur de cette pièce, et en considérant la base fragile, sur laquelle il étoit condamné à travailler, il seroit très injuste de nier, qu'elle étoit composée avec beaucoup de talent.

La première lecture faite, il me proposa de discuter la pièce, article par article. Il adopta, non-seulement avec facilité, mais avec le plus grand empressement, toutes les observations, que je crus devoir lui faire; il n'en repoussa pas une. Il y avoit une quantité de passages, qui se ressentoient de ce ton indécent, qui m'avoit tant révolté contre

la lettre ; il les supprima ou les modifia tous. Il me sollicita quelque fois de prendre la plume, pour exprimer avec plus de précision la tournure, que je voulois substituer à la sienne ; ce fut-là la seule opération, par laquelle j'ai directement concouru à certains passages de ce Manifeste.

Le paragraphe, qui rappelle l'assassinat de Mr le Duc d'Enghien, se trouva rédigé à-peu-prés dans les termes, qui m'avoient violemment choqué dans la lettre. Il le changea d'aprés mon conseil. Mais ici je ne me bornai pas à une simple critique de rédaction. Je lui demandai s'il avoit bien pensé aussi à ce

qu'il faisoit en articulant un grief de cette nature ; ce trait-là, et deux ou trois autres de la même force, lui disois-je, sont le signal d'une guerre à-mort ; et quelque soit la satisfaction personnelle que j'éprouve à voir exposés au grand jour, des crimes, pour lesquels la lâcheté du Siècle n'a été que ~~trop~~ indulgente, je vous avertis, cependant, en envisageant la chose comme homme-d'état, qu'il faut être bien sûr de son fait, et tenir la victoire avec les deux mains, pour se permettre de parler ce langage dans une pièce diplomatique. Je reproduisis la

même observation à-propos de plusieurs autres paragraphes ; il me répondit chaque fois, "que le Roi le vouloit ainsi :" après quoi il n'y eut plus rien à dire.

Il y avoit un article, où le Roi faisoit valoir contre Napoléon, la démarche, faite il y a quelques années, pour engager Louis XVIII. à renoncer à son droit à la couronne. Cet article étoit d'un scandale outrageant. Je réprésentai à Lombard, combien la Presse étoit intéressée à faire oublier cette odieuse transaction. Il supprima le passage. Mais c'est en le discutant, que se manifesta d'une manière bien claire, la collision de deux grands intér=

-rêts opposés, qui pesoit sur le fond de ce travail. Pour mettre Napoléon dans tout son tort, on ne pouvoit pas trop appuyer sur les preuves de dévouement et de soumission que la Prusse lui avoit si libéralement prodiguées; pour embellir la cause de la Prusse dans l'esprit de la partie saine et honorable des contemporains, on ne pouvoit leur dérober assez le souvenir de sa longue complai-sance pour l'ennemi commun de l'Europe. Lombard, et le Cabinet de Berlin, inclinoient visiblement, et par des raisons faciles à saisir, aux plaidoyers du premier genre; quant à moi, j'aurois préféré le second.

Cependant ils ne s'aveugloient pas au point de ne pas sentir, qu'ils marchoient sur des épines. Entre plusieurs phénoménes curieux résultant de ces intérêts contra-dictoires, en voici un, que je crois devoir citer, puisqu'il me paroît singuliérement caractériser ce qu'il y avoit d'equivoque dans leur po-sition. Rien n'étoit au-fond plus odieux, que cette alliance, qu'ils n'avoient pas rougi de signer, dans un moment de détresse commune, où le premier, le seul besoin de l'Europe étoit l'uni-on la plus étroite contre celui, dont ils firent leur allié. D'un autre coté cette même circonstan-ce pouvoit aggraver aux yeux

des Français, et aux yeux de tous ceux, qui approuvoient l'ancien système de la Prusse, l'injustice, et la noirceur de la conduite de Napoléon. Lombard avoit donc imaginé de faire désigner simplement par traité dans la version allemande du Manifeste, ce qui dans l'Original Français devoit porter son vrai nom d'alliance! Et quoiqu'il s'apperçut à-la-fin, que cette ruse pouvoit manquer son but, par la simple confrontation des deux textes, il y tenoit cependant assez, pour qu'il en restat des traces dans différens endroits de la declaration.

La partie du Manifeste, qui

contenoit la justification de la Prusse sur les traités de Vienne et de Paris, fut celle, ou je refusai toute concurrence, même celle d'une critique de rédaction. Je répètai à Lombard, ce que je n'avois cessé de déclarer a Mrs de Haugwitz, et de Lucchesini, que je trouvois ces traités impardonnables, et inexcusables, et que je ne pouvois prendre aucune part quelconque à une apologie, dont jamais je ne reconnoîtrois les bases.

Là, ou pour la première fois il étoit question du Hanovre, et où il étoit dit, "que la Prusse avoit offert à la Cour de Londres de s'opposer à l'envahissement de ce pays, sous des conditions que

celle-ci rejetta, "il se trouvoit un passage, dans lequel on attaquoit directement les principes du Gouvernement Anglois par-rapport à la navigation des neutres. Je fis sentir l'imprudence de cette tirade dans un moment, où on vouloit se rapprocher de l'Angleterre, j'allois en démontrer la futilité, lorsqu'il se détermina tout-court à la retrancher.

Le moment le plus difficile et le plus orageux de cette longue séance fut celui, où nous discutions la peroraison. Après les mots, qui désignent l'Empereur de Russie, il y avoit un passage de quelques lignes, où sans avoir nommé l'Autriche, on en

parloit dans des termes, qui n'étoient absolument applicables qu'à elle. Le sens de cette étrange allusion étoit, "que l'Empereur seconderoit la Prusse de ses voeux, s'il ne pouvoit pas le faire de ses efforts." Dejà à la première lecture j'avois été si fort frappé de ce passage, que je m'étois bien promis, de le faire disparoitre à tout prix. Je représentai à Lombard ce qu'il y avoit d'injuste, d'indélicat, et de cruel à compromettre gratuitement une puissance, qui, par quelque raison que ce fut, ne vouloit pas se précipiter dans la lutte; j'en appelai aussi à l'intérêt bien-entendu de la Prusse,

qui ne l'engageoit certainement pas à s'aliéner la cour de Vienne, en la violentant ouvertement dans sa marche. — Je rencontrai dans cette discussion plus de tenacité, et de résistance, qu'il n'y en avoit eu dans aucune autre partie du travail. Il se retrancha de nouveau derrière l'objection embarrassante, "que le Roi l'avoit voulu ainsi;" mais depuisque je m'étois apperçu, à quel point il étoit le maître absolu de la rédaction, cette objection ne fit plus son effet. Cependant je vis de plus en plus, que pour remporter ici la victoire, il s'agissoit d'une grande fermeté. Je lui déclarai

donc enfin tous-nets, que si ce pas-
sage n'étoit point supprimé, non
seulement je ne me prêterois ja-
mais à la traduction du Manifes-
te, mais je le renierois hautement,
je m'inscrirois en-faux contre cette
pièce; et de plus je me croirois
obligé de quitter incessamment
Erfurt; je le quitterois dans la
nuit, après avoir expliqué au
Roi, par une lettre, que je remet-
trois au Cte Goetzen, le motif de
mon départ précipité. — Il me
regarda d'un air de surprise; et après
avoir réfléchi pendant quelques se-
condes, il prit brusquement la
plume, et effaça le tout.

Cette séance s'étoit prolongée
jusqu'à 9. heures. J'avoue, que

plus d'une fois pendant sa durée, je m'étois livré à des reflexi-ons sérieuses sur la manière singulièrement leste, dont se trai-toient les affaires dans ce Cabi-net, que l'Europe étoit accou-tumé à croire si prudent, si artificieux, et si profond. La pièce, qui fut discutée ce soir, étoit de la première importan-ce ; elle devoit influer sous tant de rapports, sur le sort fu-tur de la Prusse ; et il dépendoit de Lombard tout seul, de la ré-diger, de la modifier, de la ren-verser avec moi ; ni le Roi, ni le Cte Haugwitz, ni person-ne, ne fut consulté sur aucune de ces opérations ; car le Mani-

„feste resta absolument tel, qu'il étoit sorti de nos mains; et le Roi ne l'a pas même revu, avant qu'il fut imprimé et publié!

Le travail de la révision fini, Lombard me dit, que le Roi étoit extrêmement pressé de voir ce Manifeste publié, qu'Il ne vou„loit pas tirer l'épée, sans en avoir déclaré les motifs, et que je leur rendrois un très-grand ser„vice, en accélérant autant que possible la traduction. Je l'entre„pris en rentrant chez moi, et y ayant consacré toute la nuit, je la terminai à 8. heures du matin.

Mardi. 7. Octobre. J'ai vu dans la matinée une quantité de

personnes, qui se trouvoient à Erfurt, et sur-tout un grand nombre d'Officiers, de la suite du Roi, et autres. Je puis dire en toute verité, que chaque homme, que je rencontrai dans la rue, m'aborda à-peu-prés avec le même compliment: — „Vous etes ici! Dieu en soit loué! cette fois-ci nous ne serons donc pas trompés.“ En refléchissant sur ce qu'il y avoit de funeste dans une situation, où il falloit de pareilles garanties, pour calmer la méfiance et les craintes, je commençai en même tems à soupçonner, que l'effet que ma présence sembloit

produire, pouvoit bien avoir été le principal motif, par lequel les Ministres m'avoient invité; plusieurs choses, que j'ai observées depuis, m'ont confirmé dans cette opinion.

Après avoir diné chez le Cte Haugwitz, j'ai eu encore une assez longue conversation avec lui. Il avoit reçu une dépêche du Cte Finkenstein; l'Empereur ayant été absent de Vienne, lorsque les dernières communications de la Prusse y étoient arrivées, le Cte Finkenstein n'avoit pas encore reçu une réponse positive. Le Cte Haugwitz me parla de nouveau du projet de la mis-

„sion militaire. Je me trouvois
dans un singulier embarras
toutes les fois, qu'il entama
ce sujet. Car d'un coté je
frémissois de l'idée de voir la
Prusse embarquée toute seule
dans cette vaste et terrible entre-
„prise; j'en calculois les suites
possibles, pour elle, et pour les
autres puissances; j'étois sûr,
que sans l'appui de l'Autriche
elle ne pouvoit pas la conduire
à bon port.
D'un autre coté loin d'avoir
le droit, de proposer ou de prôner
des mesures, par lesquelles la
cour de Vienne pouvoit être
alarmée ou compromise, pré-

„sumant déjà par plusieurs in=
„dices, que l'Empereur ne jugeroit
pas convenable, de prendre part
à la guerre; j'avois plutôt le
devoir de détourner autant que
possible, tout ce qui pouvoit le
contrarier ou le gêner dans sa
resolution. Heureusement (je
veux dire *pour moi*, puisque ce fut
bien autre chose *pour la Prusse*) le
Cte *Haugwitz* dès la premiere con.
„versation, s'étoit montré si fort
satisfait des dispositions, qu'il
supposoit à l'Autriche, et si
complètement tranquille et résig-
„né sur les déterminations futures
de cette puissance, que je n'avois

qu'à prendre le ton, auquel il m'invitoit lui même; et rien ne m'annonçant de sa part, qu'il regardat comme particulièrement pressant cet envoi d'un Officier négociateur, j'étois autorisé à en penser de même, quelque fut ma vraie opinion à cet égard. Cette fois-ci il s'expliqua de manière, que je m'attendois à voir tomber le choix sur le Général Phull (peut être dans la vue secrète de l'éloigner pour quelque tems de l'armée, où il ne convenoit guères au Duc de Brunswic) tandis que je savois pour sur, que le Roi préféreroit le Cte de Goetzen. Je

pris l'occasion pour dire, que malgré la haute idée que j'avois des talens militaires du Général Phull, et mon amitié personnelle pour lui, je le croyois peu fait pour une mission pareille, à-cause de son extrême vivacité et impétuosité. Par la facilité avec laquelle le Cte Haugwitz adopta cette observation, je m'apperçus, que le projet en-lui-même étoit encore loin de sa maturité, ou qu'on craignoit de le mettre en-train.

Il me parla ensuite de la Russie. Il dit, que je pouvois être bien persuadé, que jamais l'Empereur n'avoit été plus

prononcé pour la guerre ; qu'Il y mettoit plus d'ardeur encore que la Prusse ; que sans se borner aux négociations amicales, *Il tiendroit un langage très-énergique à ses voisins*, qu'Il feroit marcher *trois* armées, l'une vers la *Silésie*, la seconde vers la *Gallicie*, la troisième vers *l'Italie*, et qu'Il déclareroit sans beaucoup de détours, qu'*Il ne souffriroit aucune neutralité*.

Ces paroles me frapperent extrêmement ; et ne pouvant pas en cacher ma surprise, je m'expliquai avec une vivacité analogue à l'impression

qu'elles m'avoient faite. Je lui dis, que, si je l'avois bien compris, je voyois se réproduire un systême, qui déjà dans une occasion pré=cedente avoit entrainé les plus grands malheurs; que j'osois lui rappeller l'année dernière; que j'avois toujours été persuadé, que le projet de forcer la Prusse à la guerre, étoit une des causes prin=cipales du triste résultat de la campagne de 1805; que je frémissois en pensant, que l'on put s'aviser de rénouveller ce pro=jet contre l'Autriche; qu'il en résulteroit certainement les mêmes désastres; que s'il existoit un moyen de jetter l'Autriche, mal=

gré elle, entre les bras de la France, il se trouveroit dans une entreprise pareille; que je ne concevois pas, comment un homme aussi éclairé que lui, pouvoit parler avec satisfaction de ce projet; qu'il me paroissoit plutôt, que si un Prince aussi juste et aussi magnanime que l'Empereur de Russie, avoit pu le former réellement, il faudroit tout faire, pour lui en montrer les dangers, puisque rien ne seroit plus propre à détruire jusqu'à la possibilité d'une union entre les grandes puissances, sans laquelle cependant,

je n'hésiterois pas à le dire, je regardois une guerre heureuse contre Bonaparte, comme la plus désespérée des chimères.

Le Cte Haugwitz me parut étonné, et je puis bien ajouter, déconcerté de la chaleur, avec laquelle j'avois parlé sur cet objet. Il reprit cependant bientôt sa contenance, et me répondit du ton le plus doux, „que, s'étant proposé de m'in„struire de tout, il n'avoit pas voulu me cacher cette circonstan„ce; que j'aurois tort d'en être trop effrayé; qu'il supposoit effectivement à l'Empereur de

Russie le projet de n'admettre la neutralité de personne, mais que je pouvois bien croire; qu'il ne l'exécuteroit, qu'avec toute la modération possible; que la Prusse au-reste, n'étoit pour rien dans ce projet, et que sa conduite discréte, et resérvée prouveroit assez, qu'elle ne vouloit faire violence à personne; que rien n'étoit à craindre pour cette année-ci; que la saison étoit trop avancée. pour que l'Empereur de Russie put pousser ses troupes dans tant de directions à-la fois, et qu'il falloit espérer, que vers le prin=

„tems les choses auroient pris de toutes parts une tournure si avan„tageuse, que sans aucun moyen violent il ne seroit plus question de neutralité.

Vers le soir je suis allé chez Lombard, qui outre ses infirmi„tés permanentes, avoit eu un accés-de-fievre trés fort, et ve„noit de demander au Roi la permission de retourner à Berlin. Il s'est engagé dans une conver„sation, qui m'a paru particu„liérement remarquable, et dont j'ai eu soin de ne pas perdre un mot.

Aprés s'être plaint de ses

souffrances physiques, il m'a dit tout-à-coup: "Ah! et si vous saviez tout ce que j'ai éprouvé dans un autre genre depuis quelques années, et surtout dans les derniers six mois! On m'a dénoncé, et maltraité comme un scélérat; mon nom a couru toute l'Europe, comme celui d'un traître, vendu à Bonaparte; on a conspiré de toutes parts, pour me faire renvoyer et punir; tous les Princes de la maison-royale, la Reine à leur tête, se sont ligués contre moi; j'ai manqué dévenir le prétexte d'une véritable insurrection, qui auroit

moralement détrôné le Roi, s'il avoit montré un peu moins de fermeté. Ceux, qui me disoient vendu, savoient trop bien, que je ne pouvais pas l'être: Vous avez connu autrefois ma manière de vivre; elle est toujours restée la même; j'ai toujours été pauvre, comme un rat d'eglise; à peine ma femme a-t-elle eu une chambre, pour recevoir quelques amis; quant à moi un mauvais fauteuil et une pipe, ont été le maximum de mes besoins. Il vaudroit bien la peine d'être un coquin, pour vivre comme un misérable. — Il en est tout de même

de Haugwitz. Il a à-peine de quoi fournir à la dépense d'une maison bien chétive ; il est criblé de dettes. Il falloit toute la rage d'un public outré contre nous, pour inventer une calomnie aussi ridicule. Mais le fait est, que depuis deux ans on vouloit la guerre. Je savois bien, qu'elle étoit inévitable ; d'un mois à l'autre j'en calculois la probabilité croissante ; depuis la fin de l'année dernière, nous n'y échappions plus que par des tours-de-force, par des expédiens désespérés, comme tous ces maudits traités ; enfin

je m'appercevois, que l'heure fatale alloit sonner ; et elle auroit sonnée cette fois-ci, soyez en sûr, même sans les intrigues de Mr de Stein, et sans les déclamations du Prince Louis.

Mais je ne conçois pas, lui ai-je dit, comment avec cette persuasion intime de l'impossibilité d'échapper à la guerre, vous avez pu laisser passer tant d'époques décisives, où le Roi auroit pu s'y porter sous les auspices les plus avantageux.

Il m'a répondu : Demandez-le au Cte Haugwitz ;

demandez-le à Lucchesini; demandez-le à ceux même, qui veulent être de bonne-foi parmi ces fameux Chefs d'opposition; ils doivent tous Vous dire, quelle a été depuis long tems mon opinion personnelle. Il est vrai, et je vous en fais le triste aveu: J'ai été un moment la dupe du monstre qui désole la terre. Lorsque je l'ai vu a Bruxelles en 1803. il m'a gagné, bien-moins par ses cajoleries, que par l'idée qu'il avoit su m'inspirer de la grandeur, et de la noblesse de son caractère, par son lan-

„gage philantropique et pacifi-
„que, par l'hyprocrisie, avec la-
„quelle il parloit de la Prusse, et
de son attachement particulier pour
elle. L'illusion n'a pas duré
long tems; l'année 1807. n'étoit
pas finie, que mon rêve fut passé;
depuis ce moment-là je n'ai plus
varié; j'ai vu que <u>ce démon in-
„carné</u>, poursuivroit son affreuse
carrière jusqu'à la destruction
de tout ce qui existoit; et chaque
fois que son charlatanisme
impudent, on a imposé encore
à quelques bonnes ames, j'en
ai été désolé. Mais je ne

pouvois rien faire; Dieu sait, que je ne pouvois rien faire; ni d'autres plus que moi." — J'allois lui demander l'explication d'un phénomène pareil, mais il m'a prévenu, en disant: " Je prévois toutes vos objections; le moment est trop sérieux pour faire des demi-confidentes; et d'ailleurs, si vous pouviez même me compromettre, je suis au-dessus de la crainte, car je sens, que je touche au tombeau. — Vous vous étonnez de ce qu'avec tant de motifs puissans je n'aie pas insisté sur un change-

-ment de Système. — — — —
Connoissez Vous le Roi? — Ma justification toute entière est dans cette question. J'aurois bien voulu Vous voir à ma place. Qu'auriez Vous fait pour engager à la guerre, un Souverain, qui en déteste l'idée, et qui pour comble de malheur, ne se croit pas la capacité de la faire? Voilà le grand secret de toutes nos irrésolutions, et de tous nos embarras! La Monarchie Prussienne n'est pas organisée comme d'autres états. Chez nous,

en tems de guerre, toutes les bran-
-ches du gouvernement doivent se
contentrer dans l'armée; le Roi
ne peut donc pas en confier le com
-mandement à un autre; Il ne
seroit plus rien, s'il ne parois-
-soit pas à la tête de ses troupes.
— Eh bien, ce Roi, que personne
n'apprécie, et n'adore comme
moi, a le malheur de n'être pas né
Général. Depuis long tems il a vu,
comme les autres, que l'état ac-
-tuel des choses ne pouvoit pas
durer, que bon-gré, mal-gré, il
seroit obligé de tirer l'epée;
mais il a toujours capitulé avec
lui-même, il s'est toujours flat-
-té, que quelque catastrophe, étran-

-gere à ses résolutions, viendroit ré-
-soudre le probleme. Quand à la
fin les embarras se sont multi-
-pliés, quand tous le pays a deman-
-dé à grands cris un autre sys-
-tême, quand il a vu le moment,
où il resteroit seul de son avis,
il s'est rendu; mais bien à son
corps défendant, je vous en réponds.
Ce seroit un très grand malheur,
s'il vouloit aujourd'hui se ré-
-tracter; il ne le peut même plus;
mais croyez vous, que je sois sans
crainte sur le résultat! — —
Hélas! je me félicite presque
de mes infirmités; puisqu'elles me
fournissent un motif honorable pour
m'en aller. Les plus noirs pressen-
-timens me tourmentent. Si je

pouvois lire dans votre ame, je les y retrouverois peut être; mais je ne veux pas même savoir ce que vous en pensez. L'armée est belle et brave; mais où est l'ame puissante, qui en dirige les mouvemens? — Vous ne croyez plus, j'espère, au duc de Brunswic? — Et quelle idée pouvez vous avoir de ses plans? — Peut-être que la foiblesse physique amortit en moi le courage et l'espoir; mais quoiqu'il en soit, je ne veux pas être présent à l'explosion. Un premier revers suffiroit pour me tuer; me faire enterrer à Berlin, est tout ce que je desire."

Il avoit dit ces derniers mots avec une émotion extrême. Je le vis très-épuisé; je ne voulois pas prolonger une conversation, qui d'ailleurs m'en avoit déjà trop appris; j'ai saisi le premier prétexte pour le quitter.

J'ai été passé la dernière partie de la soirée chez Mr de Lucchesini. J'ai taché de ramener la conversation sur l'histoire des traités de Vienne et de Paris. J'ai demandé de nouveaux éclaircissemens; ils m'ont été très libéralement accordés, et en voici la substance.

Tout a concouru pour entrainer le Cte Haugwitz

dans la première de ces trans-
-actions. Sa position isolée à
Vienne; son ignorance en fait
d'opérations militaires; son
manque de courage; enfin son
amour-propre. On l'effraya
par toutes sortes de contes; on
lui fit croire que les François
entreroient incessamment en
Silésie, qu'ils feroient la ré-
-volution en Pologne, qu'ils
prendroient la Monarchie Prus-
-sienne à-revers; bientôt on
les disoit à Neisse, bientôt
a Breslaw. — Les premiers
huit jours après la bataille
d'Austerlitz, il avoit été trai-
-té avec beaucoup de froideur.
Tout-a-coup Napoléon

le fait chercher, et lui dit: "Eh bien, Vous savez, que les jours se suivent, et ne se ressemblent pas. J'ai voulu Vous faire la guerre; aujourd'hui je Vous offre le Hanovre" depuis ce moment-là il ne cessa plus de le caresser de toutes les maniers. Il lui répéta à plusieurs reprises, que l'estime personnelle, qu'il avoit pour lui, ne se démentiroit jamais, que dans toutes les occasions épineuses, il n'avoit qu'à s'adresser à lui directement; que toutes les difficultés s'aplaniroient facilement entr'eux. La fausse sécurité, qu'il lui inspira par ces propos, le suivoit encore dans son voyage à Paris." "Ce

fût un grand malheur", me dit le Marquis, que le Cte Haugwitz se flatta réellement d'avoir cet homme dans sa poche. Lorsqu'il arriva à Paris au commencement de Fevrier, il disoit à Mr de Lucchesini, déjà très-inquiet de la position équivoque, où on se trouvoit: "Soyez tranquille: aussitôt que je l'aurai vu, tout s'arrangera; je sais ce qu'il m'a dit à Vienne." Il fut très-capot, lorsque cinq jours s'étoient passés, sans qu'il eut pu obtenir une audience. Il l'eut à la fin; elle fut terrible; Napoléon le ménagea si peu, lui lâcha des choses si dures, que, ne sachant plus où donner de la

tête, Mr de Haugwitz osa enfin lui rappeler les belles promesses, dont il l'avoit tant de fois bercé a Vienne. Sur cela Napoleon se modérant un peu, lui dit: "A-la-bonne heure; je vous estime, je vous estimerai toujours; mais je ne veux pas être joué. A-t-on jamais vu faire des modifications à un traité, sous-en-le ratifiant? Quest-ce-que cette manière de ratifier? Vous êtes un-honnête-homme, Mr de Haug-witz, mais vous n'avez plus de crédit à Berlin; ce Hardenberg, qui est vendu aux Anglois, comme tant d'autres, se moque de vous. Votre Roi ne sait pas ce qu'il veut; quelques écervelés le poussent à la guerre; il désire la paix; il

est tiraillé dans tous les sens ; je crains, que cela ne finisse mal." — Il lui dit finalement, qu'il n'avoit qu'à s'adresser à Talleyrand à qui il feroit connoître sa volonté.

Le Cte Haugwitz consterné, renversé, presqu'anéanti, commença enfin à se douter de sa position critique. Il eut, peu de jours après, en présence de Mr de Lucchesini, une conférence avec Talleyrand, qui leur annonça, que, comme le traité de Vienne étoit détruit par les modifications, que le Roi de Prusse y avoit mises, il en falloit un tout nouveau ; et le lendemain

arriva, à la grande surprise du Cte Haugwitz, Mr Duroc avec un traité tout fait, lequel, après une discussion très-longue, et très-orageuse, fut signé, avec quelques changemens. C'est ce traité, que le Marquis Lucchesini porta à Berlin.

Ce ne fut que dans la conférence susdite, que Talleyrand leur déclara pour la première fois, que Cleves & Berg étoient déstinés à Murat. Dans les négociations de Vienne, ils avoient fait entendre au Cte Haugwitz que Cleves seroit donné à un Prince d'Allemagne. (N.B. Le duc de Brunswic se flattoit pendant quelque tems, que ce seroit

lui ; ce qui n'influa pas peu sur sa conduite) Quant à Berg il avoit même complètement ignoré, qu'ils avoient exigé ce pays de la Bavière, pendant qu'ils demandoient Cleves à la Prusse. – Ce traité de Paris au-reste fut si bien reconnu pour ce qu'il étoit, que le Cte Haugwitz avoit peur de le porter à Berlin ; et quand il auroit voulu le faire, dit Mr de Lucchesini, il est très-douteux, qu'on l'eut laissé partir de Paris.

J'ai dit au Marquis, que son récit m'expliquoit parfaitement, mais étoit loin de justifier à mes yeux, la conduite du Cte Haugwitz ;

que selon moi, tout autre à sa place,
plutôt que de s'engager dans ces
défilés, auroit quitté Vienne
le lendemain de la bataille d'Aus-
terlitz; et Paris après la premi-
ère audience. Mais je l'ai prié
en même-tems de m'expliquer
une autre circonstance, que je
comprenois moins encore que tout
le reste; pourquoi, si la force
et les menaces les avoient seules
déterminés à signer des conditions
aussi odieuses, que celles de l'occu-
pation définitive de l'Electorat
d'Hanovre, et de la clôture des
ports contre le commerce Anglois,
ils n'avoient pas du-moins es-
sayé, d'entamer quelque négo-
ciation secrète avec le Cabinet

de Londres, pour lui faire con-
-noître leurs véritables inten-
-tions, et éviter l'inconvénient
et le scandale d'une rupture
ouverte avec l'Angleterre. J'ai
protesté d'avance contre l'argu-
-ment bannal de l'indiscrétion
du Cabinet de Londres, quelque
cas particulier où des gouverne-
-mens étrangers ont pu être com-
-promis par des publications
imprudentes, ne prouvant rien,
et tout-le-monde étant bien
persuadé, que ce Cabinet sait
garder son secret aussi stricte-
-ment, que tout autre; et com-
-me d'ailleurs ils ne cessoient
de me dire, que dès-lors ils re-
-gardoient comme inévitable

une guerre avec la France, j'ai
ajouté, qu'un simple soupçon
de plus n'auroit pas essentielle-
ment détérioré leur situation.

Il m'a avoué, sans hésiter,
que c'étoit une faute capitale,
que de n'avoir rien fait, pour s'
entendre avec le Gouvernement
Anglois, et pour prévenir la rup-
ture; que cette faute tenoit en
premier lieu à l'indolence et à
la non-chalance du Cte Haug-
witz; mais que l'irritation, qui
régnoit à cette époque entre les
deux partis, qui divisoient le Ca-
binet de Berlin, y avoit beau-
coup contribué aussi; que Mr
de Hardenberg, au lieu d'ap-
planir les obstacles, moyennant

la bonne opinion, qu'on avoit de lui en Angleterre, les augmentoit, et les envenimoit plutôt, pour mettre le Cte Haugwitz dans tout son tort, et le perdre dans l'opinion publique par l'effet facheux, que devoit produire une guerre avec l'Angleterre; que le Cte Schulenburg agissoit dans le mêmes sens; que par dépit, par animosité il précipitoit la mesure de la fermeture des ports, et l'exécutoit avec une rigueur au-delà même des prétentions du Gouvernement Français, disant: "qu'il n'étoit pas fait pour les demi-mesures;" que la mésintelligence personnelle entre

le Cte Haugwitz et Mr Jackson y entroit de même pour beaucoup; et que tous ces mobiles secon-daires avoient complètement opé-ré, pour amener la déclaration de guerre, avant que le Cte Haug-witz, avec sa lenteur et négligence habituelle eut pu prendre un parti à cet égard.

Cette explication m'a paru assez satisfaisante; je crois qu'il ne lui manquoit qu'un seul trait, pour être complète; c'est que par-mi les Ministres Prussiens, il y en eut plusieurs, qui en désapprouvant même les moyens par lesquels on s'étoit emparé du pays d'Hanovre attachoient une très-grand prix a cette ac-

„quisition, et préféroient la chan„ce d'une guerre avec l'Angle„terre, à une négociation, qui leur eut enlevé la perspective de conserver ce pays.

[Le Marquis m'a beau„coup parlé ce soir sur le carac„tère de Bonaparte, et m'en à raconté une quantité d'anec„dotes interessantes. Ce Journal n'étant proprement destiné, qu'à recueillir ce qui regarde la grande affaire du jour; je me bor„nerai à en citer quelques unes.

Un jour, en voyant Mr de Breteuil, Napoleon lui dit: „Je vous ai toujours cru un homme d'esprit, Mr de Breteuil; mais il y a des choses

dans votre histoire, que je ne puis pas concilier avec cette idée." Breteuil s'imaginat, qu'il alloit lui parler de ses liaisons avec les Princes de Bourbon, et des différentes commissions, dont il avoit été chargé par eux, eut la platitude de s'en excuser, en disant: "qu'il avoit cru, que ses anciens sermens le lioient à la cause de ces Princes." Napoleon tout étonné l'interrompit: "Comment donc Mr de Breteuil! je ne vous entends pas; je n'ai jamais voulu vous faire un reproche pareil; en cela vous avez fait votre devoir. — Je voulois vous parler du scandale de cette affaire du Collier, dans laquelle à ce qu'on

assure, vous avez agi par pure animosité personnelle contre le Cardinal de Rohan." L'autre se justifia de son mieux; mais Napoléon finit par lui dire: "J'ai toujours regardé comme le trois causes principales de la dégradation de la monarchie la bataille de Rosbach — l'affaire du Collier, et la conduite de la cour dans les troubles de la Hollande."

Il y a des personnes à Paris qui prétendent avoir vu Bonaparte au château des Tuilleries le 10. Aout 1792. — avec l'intention de combattre pour le Roi; elles ajoutent, que lorsqu'il a vu, que les

partisans du Roi ne savoient pas défendre leur cause, il reprit son allure révolutionnair, et se proposa, dès ce jour funeste, de jouer un rôle à lui seul.

Lorsque son frere Joseph lui demanda Röderer pour Ministre des finances à Naples, il lui dit: " A la bonne heure; mais je vous prie de ne pas oublier, que ce fut cet homme, qui le 10. d'Août donna a Louis XVI. le conseil de se rendre à la convention."

Son dégout et son mépris pour ceux que l'on appelle philosophes, percent à chaque occasion. Quand il apprit, que les choses alloient mal à Naples, qu'on y mou-

„roit de faim, que la nouvelle cour étoit sans le sou, il dit froidement: „ C'est leur affai„re; voilà ce qui arrive aux pays, qui sont gouvernés par des philosophes." — Rien n'est plus plaisant, que la manière, dont il traite son ancien Col„légue-Consul, le fameux Sieyes. „ Eh bien Mr Sieyes, comment va la métaphysique? — Que disent les philosophes à tout ceci, Mr Sieyes? — voilà le ton qu'il prend avec lui. Sieyes, de son coté, s'est renfermé dans un silence im„pénétrable. Lorsqu' au Sé„nat on délibéroit sur un objet

critique, il faisoit semblant de dormir. Quand il s'agissoit de donner sa voix, on le ré-veilloit; alors il avoit l'air de se recueillir: " Quoi? Consu-lat-à-vie? Oh! rien n'est plus juste." — Une autre fois: " Dignité Imperiale à confé-rer! — Héréditaire, n'est-ce pas? — il n'y a pas à ba-lancer." &c. &c.

Mr de Lucchesini me di-soit encore, que si par quelqu' évenement que ce fut, Joseph montoit au trone, et eut la force de s'y soutenir, la paix du monde seroit bientôt re-tablie; qu'il parloit de

sience certaine, en disant, que Joseph ne feroit pas la moindre difficulté, de rendre toute l'Italie, de rétablir la maison de Savoie, de laisser l'Allemagne en repos.]

Avant de m'en aller, je lui ai raconté, combien j'avois été frappé de ce que le Cte Haugwitz m'avoit dit de l'attitude menaçante, que la Russie devoit prendre contre ses voisins; et je lui ai fait mes représentations sur cet objet, dans le même sens, dans le quel j'avois parlé au Cte Haugwitz. Il me dit, qu'il étoit persuadé, que le Cte Haugwitz avoit beaucoup exagéré la chose, que quant

à lui, il n'en croyoit rien, et qu'il en parleroit au Roi, à la premiere occasion qui se présenteroit.

Mardi. 8. Octobre. S. M. la Reine avoit désiré que je Lui fusse présenté. Je devois avoir cet honneur ce matin; mais j'ai reçu en sortant, un billet de Mr le Chambellan Buch, qui m'a annoncé, que, comme Madame la Grande Duchesse de Weimar, qui avoit du partir aujourd'hui, prolongeoit son séjour jusqu'au soir, l'audience seroit remise à-demain.

On avoit reçu dans la nuit, par le Capitaine Müffling un

des Aides-de-Camp du Duc de Wei-
-mar, que celui-ci avoit envoyé
pour faire une reconnoissance,
la première nouvelle authenti-
-que par rapport aux mouve-
-mens des François. On a su,
qu'ils avoient entièrement quitté
les environs de Würtzburg et
Schweinfurt, et que toutes
leurs forces étoient du coté
de Bamberg. Sur cela l'ordre
à été donné à tout ce qui se
trouvoit de troupes Prussiennes
du coté de Gotha et Eisenach
de retourner en toute hâte
à Erfurt, pour se porter sur
la Sale; et les corps de Rüchel
& Blücher ont reçu celui,
de suivre ce mouvement.

Je me suis entretenu avec tout ce que j'ai rencontré de Militaires, pour obtenir des éclaircissemens sur cette mesure subite. J'étois considérablement surpris de ce qu'il eut fallu la découverte du Capitaine Müffling, pour apprendre aux Généraux Prussiens une chose, qui selon mes foibles lumieres, auroit du être prévue depuis long-tems. Les Francais avoient le choix entre trois plans, pour entamer et attaquer l'Armée prussienne. Le <u>premier</u> étoit celui, de forcer les défilés de la forêt-de-Thuringe, et d'enfoncer le centre de leur position. Mais comme on ne leur connoissoit guères le prin=

-cipé, de saisir leur ennemi par
le coté où il désiroit qu'ils
le saisissent, on n'étoit point
autorisé a leur prêter un plan
de cette espèce. Ce fut-là ce-
-pendant, à en juger d'après
plusieurs d'années, la suppo-
-sition de plus d'un homme
marquant, et peut-être du Duc
de Brunswic lui même. Je
me rapelle très distinctement,
que dans ma fameuse conver-
-sation avec Mr de Kalkreut
ce Général, un des plus sages,
des plus instruits, et des plus
expérimentés, avoit tracé
sur la carte une ligne entre
Königshofen, & Neüstadt
(en-avant de Schweinfurt

sur la Sale de Franconie :) disant que selon tout ce qu'on savoit (et c'étoit le 4. d'Octobre) les François avoient pris cette position. Je n'ai pas besoin d'ajouter, à quel point l'hypothèse étoit chimérique. — Le second plan possible des François étoit celui de tourner l'Armée Prussienne sur la droite ; pour gagner par Fulda, le Eichsfeld &c. &c. le chemin de Magdebourg. Si un projet pareil avoit été conçu, il se seroit infailliblement annoncé par quelque grand rassemblement de forces du côté de Frankfort, et par quelque tentative sensible de pénétrer dans la Hesse et dans le pays de Fulda. Mais aucun

symptôme quelconque, aucune réunion, pas le moindre mouvement de ce côté, n'avoit pu en faire naitre le soupçon. — Il ne restoit donc que la troisième hypothèse; qu'ils tourneroient les Prussiens par leur gauche et tâcheroient de se précipiter sur la Saxe. Tout se réunissoit pour la probabilité, ou plutôt pour la certitude de ce projet; et malgré la déplorable ignorance, qui régnoit au quartier-général sur les vrais mouvemens de l'ennemi, les données généralement connues suffisoient pour les calculer, et pour les prévoir. — Quel sujet donc de tristes reflexions, que

cet ordre tardif du 8. Octobre, pour opérer un revirement général qui auroit du avoir lieu huit jours plutôt, et dont on auroit été entièrement dispensé, si d'abord on se décidant à la guerre, on en avoit su déterminer le caractère, la marche, et le but.

Le fait est, que toute cette dislocation moyennant laquelle le tiers de l'Armée Prussienne se trouvoit entre Gotha et la Werra, tenoit à des idées vagues et mal digérées de quelque grand mouvement en-avant, par lequel on se seroit porté sur le Meyn. Si on avoit eu le génie et le courage de débuter par ce même mouvement, bientôt tous

auroit changé de face; on auroit alors forcé les Français d'établir le théâtre de la guerre sur les points, que les Prussiens auroient choisis, et de renoncer à l'envahissement de la Saxe, ou d'affoiblir leurs opérations en les multipliant. Tel avoit été le plan proposé par les hommes les plus éclairés et les plus capables. Mais au-lieu de l'embrasser à tems, on n'avoit fait que flotter sans cesse entre un système mal-adroitement défensif et le projet d'une campagne offensive, et rien n'étoit arrêté à cet égard, lorsque déjà un ennemi en-

-treprenant, familiarisé depuis long-tems avec la victoire, en concentrant toutes ses forces sur un point, eut simplifié et tranché la question.

Je m'apperçus bientôt, que parmi les officiers à qui je parlois, il n'y en eut pas un seul, qui, quelque fut son opinion particulière, n'envisageat le fond de la chose, comme je viens de le présenter ici. Ce que j'entendis de plus satisfaisant, fut toujours l'observation stérile, que rien n'étoit encore perdu que quelque put être le dessein de l'ennemi, on auroit tout ce qu'il faudroit de tems et de

moyens pour le faire échouer.
Mais au-milieu des discussi-
ons à ce sujet, il se manifes-
nta une nouvelle erreur, plus
pernicieuse que toutes les préc-
édentes puisqu'elle étoit plus
généralement répandue, et
puisqu'elle ouvroit directement
l'abîme, qui quelques jours plus
tard, à tout englouti. — En
demandant au Général Phull
c'est-à-dire, à un des premiers
Militaires de l'Armée, ce qu'il
pensoit de l'état des choses, et
du plan, que l'ennemi commen-
çoit à développer, il me répon-
dit litéralement ce qui suit:
"Sauf ma protestation générale

et invariable contre l'idée d'une campagne défensive, je crois, que le projet des François, de s'avancer par la route de Bareut, est le plus avantageux pour nous, qu'ils aient pu adopter; c'est celui que je leur aurois indiqué moi-même s'ils m'avoient demandé mon avis." — Pour comprendre, comment un homme aussi intelligent ait pu tenir un langage pareil, il faut savoir, que tout-le-monde sans exception, étoit dans la ferme persuasion, que les François prenoient la route de Hof pour se porter en droiture sur Dresde, par Plauen, Zwickau &c; et que ni Phull, ni qui que -

ce soit, leur avoit jamais supposé le plan, de déboucher entre la Sale et l' Elster de se diriger sur Naumburg, et de tourner de si-près l'aile-gauche de l'armée Prussienne; on s'imaginoit tout-au plus que quelque colonne détachée entameroit la route de Pera, pour menacer les magasins prussiens, et porter la terreur dans la plaine de Leipzig; et on crut, qu'après avoir aisément déjoué cette entreprise, on envelopperoit le corps principal de l'ennemi dans sa marche téméraire sur Dresde, et finiroit ainsi le premier acte de la guerre.

Il est sur au reste, que, si le Prince de Hohenlohe mieux placé, que tout autre, pour reconnoitre à-tems, que l'ennemi méditoit réellement le plan, que personne n'avoit voulu lui attribuer, au-lieu de retirer ses forces, et de concentrer sa position, s'étoit vigoureusement porté en-avant, pour occuper les principaux passages, et que l'Armée du centre eut promtement secondé ce mouvement, il y auroit eu moyen de défendre l'entrée du vallon de la Sale, et de déconcerter les projets de l'ennemi; et sous ce rapport-là, malgré toutes les fautes antérieures, il étoit peut-

être permis de soutenir le 8. d'Octobre, que rien n'étoit encore perdu.

Le Cte Goetzen est venu chez moi à-midi. Il m'a assuré, qu'il n'avoit jamais vu le Roi aussi content, qu'il l'avoit été ce matin, qu'Il lui avoit dit: "Dieu soit loué! Voilà du-moins cette maudite incertitude finie. Nous savons à quoi nous en tenir; nous nous battrons." Il a ajouté, que, quant à lui, il n'avoit jamais désesperé du Roi; que, le connoissant mieux que personne (il a été élevé avec lui) il savoit, qu'une excessive timidité, et une défiance injuste de ses propres moyens, étoient

au-fond les seuls défauts de ce Prin-
-ce ; que pour-peu qu'il remportât
un succès, il deviendroit un autre
homme. Il a vivement déploré
la resolution, de confier le com-
-mandement au duc de Brunsvic.
C'étoit la premier fois, que le Cte
Goltzen me parla sur ce ton.
Jusqu'ici, il avoit été le seul,
qui, au-lieu de partager mes crain-
-tes, les eut plutôt combattues ;
trop fortement attaché au Roi,
trop profondément intéressé au
succès, il n'avoit jamais pu se ré-
-soudre, à convenir de la défectuo-
-sité radicale de l'entreprise. Je
vis donc que c'étoit la force de la
vérité, qui à-la-fin lui en arra-
-cha l'aveu. Ainsi, lui dis-je,
l'opinion générale, du duc de Bruns-
-vic est finalement la Votre

aussi ? — Il me répondit : "Mon opinion a toujours été, que cet homme est né pour le malheur de la Monarchie Prussienne ; ne m'en demandez pas d'avantage."
Cette réponse n'étoit pas faite pour encourager.

Ce qui ne le fut guères plus, étoit une visite, que je reçus peu-après de Mrs de Montjoye, et de Sartorius, l'un Chambellan du duc de Brunsvic, l'autre son Ministre-résident, près la Cour de Berlin, tous deux fort attachés à sa personne, mais chantant ce jour-là ses éloges sur un ton, qui me paroissoit préluder à des défaites bien plus qu'à des victoires. Après une conversation générale, ils m'ont demandé, si, une-fois au quar=

tier-générale, je ne voulois pas
me présenter chez le Duc, ajoutant,
qu'il avoit parlé de moi à plu-
sieurs reprises, & qu'il me recevroit
certainement avec plaisir. Loin
de décliner cette proposition, j'avois
un grand intérêt à l'accepter;
ils se chargèrent de m'annoncer
pour ce soir.

J'ai diné chez le Cte Haugwitz,
avec Mr de Lucchesini, les Mi-
nistres de Saxe, & de Hesse, Mr
de César ci-devant Envoyé de
Prusse à la Haye, Mr de Schla-
den, Mr de Bohm de la légation
Prussienne à Paris &c. &c. — Après
diner le Cte Haugwitz m'a prié,
au nom du Roi, de rédiger une pro-
clamation à l'armée sur l'objet

et le caractère de la guerre ; une autre adressée au public de la Monarchie Prussienne dans le même sens ; et ce-qui me parut assez bizarre.. une prière, pour être récitée dans les eglises. (NB. Ces deux dernières pièces n'ont jamais vu le jour.) Il me demanda ensuite, si je ne voulais pas écrire a Vienne. Je lui répondis, que j'etois trop occupé de tout ce qui se passoit autour de moi, et trop peu recueilli, pour écrire des lettres. La chose en resta là pour cette-fois-ci.

Lorsque je fus rentré chez moi, Mr Lombard est venu me faire une visite ; il étoit un peu mieux, et assez, pour se faire porter. Il m'a parlé

de nouveau avec beaucoup de franchise. (Il m'a dit, que le Roi venoit de lui dire, qu'Il rémettroit encore pour quelque tems l'envoi d'un officier à Vienne, qu'il ne falloit pas trop presser cette cour, qu'Il étoit parfaitement content de ce qu'Il savoit de ses dispositions. — Je ne sais pas a-t-il continué, si nous devons également bien augurer de celles de la cour de Londres; je ne suis pas sans inquiétudes à cet égard. — J'ai observé, que je ne concevois pas ce qui pouvoit lui avoir inspiré ces inquiétudes, et comment l'extrême facilité, avec la quelle le Gouvernement Anglois avoit consenti à envoyer un négociateur ne les avoit pas complètement

calmées. — Il m'a répondu, qu'elles étoient fondées sur l'accueil très froid, que leurs premières ouvertures avoient trouvé à Londres, et sur ce qu'il croyoit préssentir, que l'Angleterre leur feroit de bien dures conditiones. Ce seroit malheureux, a-t-il poursuivi, mais nous saurions prendre notre parti. Avec l'esprit, dont aujourd'hui le pays est animé par-tout, nous ne manquerions pas de ressources pécuniaires; et quoique peu versé moi même dans ces objets, je sais par ce que d'autres m'ont dit, que nous pourrions faire une ou deux campagnes, sans recevoir des subsides de l'étranger. — J'allois produire mes objections, lorsqu'il

m'a interrompu, pour ajouter avec beaucoup de vivacité: " Quoiqu'il en soit, les Ministres Anglois se rendroient bien responsables, s'ils pouvoient sacrifier, *à un point d'honneur outré*, ou *à un ressentiment particulier*, la plus belle occasion qu'ils aient encore eu pour coopérer à l'affranchissement de l'Europe. Ils feroient un mauvais calcul dans tous les cas; vainqueur, ou vaincu le Roi de Prusse trouveroit toujours le moyen de leur faire regretter un jour une *indifférence cruelle*, ou *une opiniâtreté déplacée*."

Ce langage, que je ne pouvois attribuer qu'à des préventions invétérées contre l'Angleterre, ou

au trouble d'une mauvaise convé-nance, se roidissant de loin contre des obstacles, dont elle ne se sentoit que trop responsable, me parut tout-à-fait extraordinaire. Il me parut de-plus particulierement-dangereux dans la bouche de celui, qui influoit de la manière la plus directe sur les opinions personnelles du Roi, et dans un moment, où la Prusse ne pouvoit expier ses torts que par la condéscendance la plus illimitée. Je crus donc devoir le relever sans beaucoup de ménagement. Je lui dis, que je trouvois ces plaintes, non seulement prématurées, mais encore arbitraires et injustes, que selon moi, le Gouvernement Anglois avoit

fait preuve d'une magnanimité peu commune, en se prêtant sur-le-champ à des négociations avec une puissance, qui l'avoit si cruellement offensé; que le soupçon d'un ressentiment particulier ne pouvoit pas même atteindre les hommes-publics de l'Angleterre; que celui d'une indifférence cruelle sur le sort du continent seroit exclu par leur intérêt évident, s'il ne l'étoit pas par la libéralité de leurs principes, et que quant à ce qu'il craignoit de leur opiniâtreté je ne voyois pas même sur quoi pouvoit porter cette crainte, puisque si j'étois bien instruit, on leur avoit, du moins éventuellement, offert la restitution du

seul objet, sur le quel ils pourroient <u>s'opiniâtrer</u>. J'ai ajouté, qu'il ne pouvoit pas ignorer, qu'il y avoit à-peine quinze jours, que l'Europe étoit encore remplie d'incrédules sur la sincérité du changement inattendu survenu dans le système de la Prusse; que j'aurois été moi-même de ce nombre, si des circonstances particulières ne m'avoient pas mis dans le cas d'en reconnoitre à-tems la réalité; que, loin d'être surpris de l'accueil froid, qu'il disoit avoir été fait à Londres à leurs premières propositions, je ne revenois pas de mon étonnement de ce que l'Angleterre y étoit entrée <u>si-tôt</u>; que

si le Cte de Haugwitz au-lieu de m'annoncer l'arrivée prochaine d'un négociateur Anglois, m'eut annoncé la conclusion de la paix entre l'Angleterre et la France, je n'en aurois été que médiocrement frappé; et que si un contretems pareil avoit coïncidé avec le moment, où une nouvelle guerre continentale alloit éclater, je soutiendrois encore, qu'il seroit souverainement injuste d'en accuser le Gouvernement Anglois.

Ces observations ont paru le faire rentrer en lui-même. Il a changé de ton. Il s'est rappellé, en plaisantant, d'anciennes discussions, que nous avions eues à Berlin sur la politique Angloise

et il m'a dit, qu'au moins je ne lui ferois pas le tort de croire, qu'il donnoit encore dans les trivialités des * * * (nommant des personnages ridicules, que nous avions connus autrefois) "sur l'or et les intrigues de Pitt," "les horreurs de la tyrannie maritime"; e. e. — Puis il a passé brusquement à la Russie, en me disant: "Vous m'avouerez au-reste, qu'il est difficile de trouver un Allié, comme celui, que nous avons dans cet Empereur Alexandre." — Il s'est expliqué, en me racontant, qu'en réponse au premier avis, que le Roi lui avoit donné de ses intentions, l'Empereur lui

avoit écrit une lettre, qui seroit un monument éternel de sa grandeur d'ame; qu'Il avoit déclaré dans cette Lettre, qu'il ne s'agissoit entre Lui et la Prusse, ni de négociations, ni de stipulations; qu'Il ne Lui demanderoit pas même ce qu'Il comptoit faire en cas de succès, qu'Il s'en rémettroit absolument à Lui; que la seule chose qui l'intéressoit, étoit, de voir les Français bien et dument battus; que pour cet effet, Il offroit au Roi la totalité de ses forces, et de l'Argent même, s'il en avoit besoin; qu'Il sauroit bien trouver les moyens, pour réaliser toutes ces promesses. e.e.

— Je lui ai dit, qu'avec l'idée

infiniment respectable, que j'avois eue depuis long tems du caractère de l'Empereur de Russie, je ne pouvois que féliciter la Prusse de ses dispositions à son égard; désirant seulement du fond de mon ame que celle-ci n'eut rien négligé pour que les secours qu'elle attendoit de sa part, arrivassent, avant qu'il fut trop tard.

à 6. heures j'ai fait ma visite chez le Duc de Brunswic. J'ai passé une demi-heure avec lui. Cette entrevue ne fut guères remarquable, par les choses, qui y furent traitées; car en vérité ce que le duc me dit, se réduisit à des phrases de peu de valeur intrinsèque; mais elle fut ex=

-trêmement intéressante par l'occa-
-sion, qu'elle me fournissoit d'exa-
-miner de-près l'homme qui me
parloit, et de le confronter, pour ain-
-si dire, avec l'opinion peu favorable,
que tant de juges compétens avoit
prononcée sur lui. Je proteste,
qu'en me dégageant autant qu'un
homme peut le faire, de toute
prévention établie, contre ce Prin-
-ce, et décidé à le juger, comme si
je n'avois jamais entendu parler
de lui, je l'ai trouvé tel, que les
autres l'avoient caractérisé, et
absolument au-dessous de sa
tâche. Il y avoit dans toute sa
manière-d'être dans sa contenan-
-ce, dans ses regards, dans ses gestes
dans son langage, quelque chose

de mal-assuré, de louche, d'inquiétant; une agitation qui n'annonçoit rien moins, que la conscience de ses forces; un genre de politesse, qui sembloit demander pardon d'avance des revers, qui devoient lui arriver; une modestie outrée, qui ne pouvoit être qu'affectation toute pure, ou excès de crainte de ne pas pouvoir répondre à l'attente publique. Il s'arrêta d'abord long-tems à me dire des choses flatteuses; ce qui, dans une aussi grande occasion, où je l'aurois cru trop occupé pour penser à des complimens, me parut tout-à-fait déplacé, et m'impatienta furieusement. A la fin il entra en matière; et ce fut

pour se lamenter beaucoup sur ce qu'on avoit toujours cru pouvoir négocier et transiger avec Bonaparte ; lieu-commun, bien bizarre, dans la bouche d'un homme qui plus qu'aucun autre avoit prôné et nourri cette erreur. Il se mit ensuite à parler de l'Autriche, disant : que, quoique tout-à-fait étranger aux mesures et combinaisons politiques, il soupçonnoit cependant, qu'on n'avoit pas songé assez-tôt à entamer une négociation avec cette puissance, ni employé tous les moyens convenables, pour s'assurer de son concours, lequel étoit pourtant d'une nécessité absolument indispensable. Enfin, il parla de la guerre, mais toujours

en homme, qui n'auroit rien eu de commun avec elle, qui se seroit tout-au-plus reservé le rôle de juger ce que d'autres y feroient. Quoique fort embarrassé dans cette conversation, je cherchai de tems en tems des tournures, pour lui donner un caractère plus prononcé; mais je ne pus jamais y parvenir. Il me répéta, une fois après l'autre, d'un ton qui achevoit de me déconcerter: "Pourvu qu'on ne fasse pas de grandes fautes!" Et lorsqu'enfin je pris la liberté de lui dire: Mais, Monseigneur, tout le monde doit espérer qu'on n'en fera pas sous votre direction" Il me répondit: "Hélas, je puis

à-peine répondre de moi-même ; com-
ment voulez vous, que je réponds
des autres ?" — propos qui contras-
toit bien singulièrement avec
sa situation, et les sentimens, qui
auroient du le pénétrer à la veille
d'aussi grands événemens. — Nous
fumes interrompus par l'arrivée
de plusieurs Officiers, qu'on annon-
ça, et je me sentis si peu à-mon-
aise, que j'ai saisi avec empresse-
ment cette occasion favorable, pour
partir. — En descendant l'esca-
lier de l'auberge, j'ai été arrêté
pendant plusieurs minutes par
une quantité d'hommes, qui en
obstruoient toutes les avenues ; et
je me suis livré aux réflexions
les plus sombres sur tout ce que

cette courte entrevue m'avoit pré-
-senté de cruel dans l'avenir.

Il y eut ce jour-là à Erfurt
un événement, très-insignifiant
en lui même, mais qui sembloit
plus occuper le quartier-général
que ne l'auroit pu faire le gain
ou la perte d'une bataille. Le
Ministre de France, Laforest, ar-
-riva tout-à-coup. On lui
avoit declaré à Berlin, que
comme le Général Knobelsdorff
avoit été retenu à Mayence, on
ne lui garantissoit pas, qu'il pas-
-seroit les frontières de la Prusse.
Cependant le Cte Haugwitz
l'a avoué lui-même aucun
ordre n'étoit donné pour lui
refuser le passage; et si avec

les passe-ports, qui lui avoient été délivrés, pour quitter Berlin, il eut pris le chemin de Magdebourg, et Cassel, personne ne l'auroit empêché de sortir. Son arrivée à Erfurt étoit, à tout prendre, le comble de l'effronterie; tout le monde en convenoit; et on n'avoit qu'à le lui faire entendre, et à lui signifier poliment l'endroit, où on eut jugé convenable, qu'il restât. Point-du-tout. Des délibérations solemnelles s'ouvrirent. Les Ministres, le duc de Brunsvic, le Roi lui-même, tout s'agita, comme si le problême le plus épineux étoit venu s'offrir à leurs méditations; cette affaire eut l'air de faire oublier la guerre. Il fut enfin résolu

à 9. heures du soir — que Msr, & Madame Laforet passeroient la nuit à Erfurt, sauf à délibérer de nouveau le lendemain, sur les mesures définitives à adopter dans un cas aussi hérissé de difficultés.

Je me rendis chez Msr de Lucchesini après cet incroyable conseil d'état. Je lui demandai, si Laforet étoit porteur de quelque commission importante ou s'il avoit fait de son propre chef quelque nouvelle ouverture de négociation. Il me jura, en riant, que ni l'un ni l'autre n'étoit le cas, et je le savois bien, puisque Laforet avoit déclaré sincèrement lui même à des personnes qui le rencon=

-troient en route, que depuis quinze jours il étoit sans nouvelles de Paris, et dans les plus terribles inquiétudes. Je témoignai donc tout mon étonnement de ce que dans un moment aussi grave, on put attacher tant de prix, et sacrifier tant d'heures précieuses à un objet d'aussi peu de consé-quence. Mr de Lucchesini par-„tageoit complètement mon opi-„nion ; il me dit, que je recon-noi-„trois à cela un des plus malheu-„reux défauts du Cte Haugwitz ; qu'il ne savoit jamais mettre une juste proportion entre le tems, qu'il consacroit à une affaire, et le dégré d'importance qu'elle pou-„voit avoir ; et qu'une misère l'ab-

-sorboit souvent aux dépens des plus grands intérêts.

Passant à d'autres objets, il m'a beaucoup parlé ce soir - de l'étrange conduite de Mr - Oubril à Paris. — de la sagesse et de la dextérité de celle de Lord Lauderdale, — des affaires de Naples, sur lesquelles entre autres il est entré dans des dé-tails, qui ne peuvent pas trou-ver leur place ici, mais qui m'ont appris en substance, que la Cour de Naples n'a pas à se re-procher le fameux traité de neutralité, signé l'année der-nière dans un moment si mal-heureusement choisi; que le Marquis de Gallo l'avoit né-gocié et conclu, sans ordre

ni instruction quelconque, que la peur et les menaces ont extorqué la ratification ; qu'ainsi l'indigne trahison de ce Ministre, trahison couronnée à la fin par un engagement formel avec le nouveau gouvernement a été la cause prochaine de la catastrophe finale de l'antien.

Avant de partir je me suis déterminé, non pas sans quelque répugnance, à lui parler de l'impression, que m'avoit laissée ma visite chez le duc de Brunsvic. Je savois, que quelque disposé qu'il put-être a sympatiser avec moi à cet égard — et je m'apperçus bien qu'il ne l'étoit que trop — il ne m'en parleroit jamais à coeur —

ouvert. Car outre, que le Duc occupoit une place de trop de conséquence, pour qu'il eut pu décemment convenir de son incapacité totale à la remplir, c'étoit le Duc encore, qui avoit suggéré au Roi de garder Mr de <u>Lucchesini</u>, auprès de sa personne ; en quoi, vu l'ensemble des circonstances où on se trouvoit il avoit rendu un service réel. Le Marquis, comme je l'avois prévu, tâcha donc de me rassurer de son mieux ; mais il perdit absolument ses peines ; je le connoissois déjà trop, pour me méprendre sur son opinion secrète, et pour ne pas entrevoir à-travers ses panégyriques officieux, la confirmation déplorable de mes craintes

Jeudi. 9. Octobre. A 9. heures j'ai été introduit chez S. M. la Reine. Dans la disposition, où je me trouvois déjà après tout ce que j'avois vu et entendu, avec des espérances bien plus foibles encore, que celles que j'avois apportées au quartier-général, avec des inquiétudes sérieuses, et toujours croissantes, je redoutois, je puis le dire, cette audience. J'avois tort. Au lieu de m'embarrasser, elle m'a plutôt soulagé et relevé, et si la confiance n'avoit pas été trop loin de moi, elle l'auroit fait rentrer dans mon coeur.

Depuis un an j'avois entendu une infinité de bien de cette Princesse. J'étois préparé à la trouver absolument différente de l'idée qu'on avoit eue d'Elle autrefois;

mais je ne l'étois pas assez à cette réunion de grandes, et belles qualités, qu'Elle deploya dans chaque moment d'un entretien d'environs trois quarts-d'heure. Elle s'exprima avec une précision, avec une fermeté, avec une energie, et en-même tems une mesure et une prudence, qui m'auroient enchanté dans un homme; et cependant Elle répandit sur tout ce qu'Elle disoit, une teinte de sensibilité profonde, qui ne me laissa pas oublier un instant que c'étoit une femme, que j'admirois. Pas un mot, qui ne fut à sa place; pas un sentiment, pas une réflexion, qui ne fut d'une harmonie exquise avec le caractère général

de ses discours ; le tout un assem-
blage de dignité, de douceur, et
de charmes, tel que je crus ne l'
avoir jamais rencontré. Elle me
demanda d'abord, ce que je pensois
de cette guerre, et quel étoit mon
espoir, en ajoutant aussi-tôt, "Je
ne vous fais pas ces questions pour
que vous m'inspiriez du courage;
je n'en manque pas, Dieu-merci;
et je sais d'ailleurs, que si vous
en aviez mauvaise opinion, ce
n'est pas à moi que vous le diriez.
Mais j'aime à savoir, sur quoi des
hommes en-état de juger peuvent
fonder leurs espérances, pour exa-
miner ensuite, si leurs motifs
s'accordent avec les miens." Je
lui dis tout ce qui se présen-

=toit à mon esprit pour faire ressortir le beau côté de la chose; j'appuyai principalement sur l'état de l'opinion publique, sur les dispositions favorables des contemporains, sur les voeux qui s'élevoient de toutes les par=ties de l'Allemagne pour le suc=cès de l'entreprise de la Prusse. La Reine m'a répondu, que pen=dant long tems Elle avoit nour=ri des doutes, et des doutes bien pénibles sur la manière préci=sément, dont le public, celui sur-tout des autres pays, envi=sageroit cette expédition; puis=que Elle ne savoit que trop, qu'on n'aimoit pas la Prusse, et qu'Elle comprenoit aussi, pour=

-quoi on n'étoit pas; mais que
depuis quelques semaines Elle avoit
appris là-dessus des choses, qui
La rassuroient beaucoup. Elle a
ajouté: „Vous connoissez le passé mi-
-eux que moi; mais le moment
n'est-il pas venu pour l'oublier?„
— Elle se mit ensuite à parler
longuement sur la guerre de 1805,
et quoiqu'il y eut dans tout ce qu'
Elle en disoit, quelque chose, qui
paroissoit trahir un fond d'inquié-
-tudes secrètes, et de lugubres pres-
-sentimens, cette partie de la con-
-versation n'en fut pas moins,
et peut-être par cette même rai-
-son, la plus intéressante de toutes.
Je fus étonné de l'exactitude,
avec laquelle Elle parcourut tous

les évènemens, cita chaque date, retraça les moindres détails ; mais je fus également étonné, et vivement pénétré de l'intérêt de la sensibilité, de l'émotion, avec la quelle Elle parla des mal-„heurs de la maison d'Autriche, plus d'une fois je vis ses yeux mouillés de larmes. Elle racon-„ta entr'autres avec une simpli-„cité touchante, que le jour, ou Elle avoit appris les premiers désastres de l'Armée autrichi-„enne, le Prince Royal son fils avoit mis pour la première fois l'habit militaire, et qu'en le voyant, Elle lui avoit dit: "J'espère qu'au jour, où tu pour-„ras faire usage de cet habit, la

seule pensée, qui t'occupera sera celle de venger tes malheureux frères." Elle s'informa avec beaucoup d'intérêt et de délicatesse de plusieurs circonstances personelles, sur lesquelles je répondis aussi bien, que je pus, et s'exprima sur l'Empereur et l'Impératrice absolument comme Elle auroit pu désirer, que dans un cas analogue, on l'eut fait sur le Roi et sur Elle-même. *) Une circonstance, qui me frappa, et qui ne fut certai=

*) Je sens, que ce passage, et plusieurs autres de ce Journal, à-cause de leur coïncidence frappante avec les évènemens, qui se sont passés depuis, doivent nécessairement faire naître le soupçon d'avoir été écrits après-coup. Mais j'atteste, par tout ce qui m'est sacré, qu'avec la seule différence d'une rédaction un peu plus soignée, tout est resté exactement tel, que je

l'avois composé pendant mon voyage, et que notamment le passage ci-dessus, <u>est copie mot-pour-mot des notes, que j'avois rédigées le jour même de cette conversation, et tout au plus trois heures après.</u>

„nement pas l'effet du hazard, c'est qu'au-milieu des détails dans les quels Elle étoit entrée sur cette campagne, Elle ne nomma pas une seule fois le Général Mak; je crois qu'Elle vouloit éviter exprés tout ce, qui auroit pu amener un parallèle en-bien, ou en-mal, tout ce qui auroit pu m'engager à parler du Général-en-Chef de l'armée prussienne; aussi, tout en faisant mention de plusieurs Généraux de cette Armée, du Prince de <u>Hohenlohe</u>, du Prince <u>Louis</u>, de <u>Schmettau</u>

de Rüchel, de Blücher, de Tauenzien
&c. je remarquai, que pas une fois
Elle ne prononçoit le nom du Duc
de Brunsvic.

Elle me demanda ensuite, si j'a-
-vois lu un article du Publiciste,
où Elle se trouvoit indignement
mal-traitée; je ne l'avois pas en-
-core vu; Elle en cita quelques
phrases; puis Elle dit: " Dieu sait,
que je n'ai jamais été consultée
sur des affaires publiques, et que
je n'ai jamais ambitionné de
l'être. Si je l'avois été, je l'avoue,
j'aurois voté pour la guerre;
je crois qu'elle étoit indispen-
-sable; notre position étoit deve-
-nue si équivoque, qu'il falloit
en sortir à-tout-prix; il falloit
mettre un terme aux reproches

et aux soupçons, qui pésoient sur nous ; c'est bien moins par calcul c'est par sentiment-d'honneur, c'est par devoir, qu'il falloit prendre ce parti."

Elle parla ensuite sur la partialité, qu'on Lui reprochoit pour les Russes ; Elle dit, que c'étoit bien-là la plus injuste et la plus absurde des accusations, qu'Elle avoit rendu justice, comme Elle ne cesseroit jamais de le faire, à l'ardeur, au dévouement, aux vertus de l'Empereur Alexandre ; mais que loin de regarder la Russie, comme l'instrument principal de la délivrance de l'Europe, opprimée par un conquérant, dont la France étoit

le point-de départ, Elle n'avoit jamais considéré ses efforts, que comme un dernier point-d'appui pour les autres; intimément persuadée, que le grand-moyen de salut se trouvoit dans l'union la plus étroite de tout ce qui porte le Nom d'Allemand.

On s'étoit beaucoup entretenu ces jours derniers de la répugnance, que témoignoit la Reine à quitter le quartier-général. Les voix étoient partagées à ce sujet. Le plus grand nombre étoit prononcé contre toute prolongation de son séjour; des hommes mêmes très-éstimables le désapprouvoient; d'autres le blamoient sans aucun ménagement;

Lombard par exemple, m'en avoit parlé la veille dans des termes extrêmement durs. Quelques-uns toutefois en pensoient différemment; le Général Kalkreut entr' autres m'avoit dit à Auerstädt: "Protestez, chaque fois que vous en trouverez l'occasion, contre le projet de renvoyer la Reine; je sais ce que je dis; sa présence est absolument nécessaire."

Ce n'étoit pas à moi à décider entre ces avis opposés; la seule chose, que je puis, et que je dois dire, c'est que la conduite de la Reine a été, pendant tout ce séjour, à l'abri de la plus légère critique, marquée invariablement au coin de ce que

la décence la plus recherchée ; la dignité, la délicatesse, la modestie, et la prudence pouvoient préscrire à une Princesse de son rang, dans la situation peu commune où Elle se trouvoit. Je crois même que, tout bien examiné et en mettant à-part le danger, qu' Elle pouvoit courir, mais qui étoit nul à ses yeux, j'aurois voté aussi, pour qu' Elle restat ; rien ne pouvoit La remplacer auprés du Roi ; et comme Elle ne paroissoit presque point en public, et n' avoit aucune prétention à paroître, l'avantage de sa présence l'emportoit sur les inconvéniens.

Ayant tant entendu discuter cette matière, j'étois curieux, de

m'en instruire un peu à la cour=
=ce. J'ai saisi une occasion pour
dire à la Reine: "Je sais, qu'on
est fort occupé a Dresde de l'es=
=poir d'y posséder Votre Majesté
pour quelques jours." – Voici ce
qu' Elle m' a repondu. "Je Vous
avoue, que dans d'autres circon=
=stances un séjour a Dresde m' au=
=roit fait grand plaisir; a pré=
=sent je n'en jouirois pas; ma
tête est trop remplie de choses
sérieuses. Je ne sais pas au=res=
=te ce que je deviendrai. En cela,
comme en tout, je me soumets
aux ordres du Roi. Je crains de
retourner à Berlin; je crains
les bruits alarmans, auxquels on
est toujours en proie a une grande

distance du théatre des événemens; vous savez, combien la malveillance est active. (Elle avoit dit la veille à Msr de Goetzen: Comment pour-rriez-vous me réléguer a Berlin? — Vous voulez donc, que j'apprenne les nouvelles de la guerre par Mr de Bray?) Je le dis franchement; autant que cela dépendra de moi, je resterai; le Roi m'a heureusement permis, de l'accompagner encore demain; je ne partirai, que lorsqu'Il le voudra."

Elle ne m'avoit absolument rien dit pour mon propre compte, ni au commencement, ni dans tout le cours de l'audience; ce que j'ai trouvé d'un tact et d'une dignité parfaite. Ce n'est qu'en me con=

gédiant, qu' Elle m'a honoré d'une seule petite phrase, mais d'un genre si exquis, que je ne l'oublierai jamais. — Madame la Duchesse de *Hildburghausen*, soeur de la Reine, a assisté à toute audience.

En sortant du palais, j'ai rencontré une quantité de troupes; c'étoit une partie des régimens, revenant de *Gotha* et *Eisenach*. Le Roi étoit à cheval; *Goetzen* derrière lui, s'est approché de moi, et m'a dit: "Excellente nouvelle! Les François ont attaqué *Tauenzien*, et il les a bravement repoussés." — Un autre Officier, que j'ai rencontré, m'a dit, qu'un Courier

étoit arrivé de Vienne, avec la nouvelle, que l'Empereur avoit dé=claré sa neutralité. — Je me suis rendu chez le Cte Haugwitz, pour vérifier tous ces récits.

Je l'ai trouvé avec le Marquis Lucchesini. On m'a montré d'a=bord le rapport du Général Tauen=zien. Il y étoit dit, que les Fran=çais s'étoient avancées sur lui le 7. et le 8., et avoient fait mine de l'attaquer; mais que le trouvant prêt à les recevoir, ils avoient aban=donné leur projet, aprés avoir perdu quelques hommes, qu'aprés cela il avoit fait sa retraite de Hof à Schleitz, dans le meilleur ordre possible, telle qu'elle lui avoit

été prescrite. La seule chose, qu'il ajoutoit à ce rapport étoit l'observation, sans doute un peu prématurée, "que l'ennemi avoit montré dans cette tentative une certaine timidité, qu'on ne leur connoissoit pas habituellement." Quoique très-content du Général Tauenzien, très-content sur-tout de ce que je croyois sa jonction avec le corps du Prince de Hohenlohe opérée sans perte et accident (car alors nous ne pouvions pas savoir ce qui se passoit ce moment-même à Schleitz) je ne pouvois cependant point accorder à cet événement le titre d'une affaire, bien-moins encore d'un suc-

-cés, attendu qu'il n'y avoit eu aucun engagement quelconque. Je fus donc extrêmement étonné, lorsque j'appris, que le Cte Haugwitz avoit l'intention d'en faire le sujet d'un bulletin imprimé, qui seroit envoyé par des couriers à Berlin, Dresde Vienne, je crois même à St Petersbourg et Londres. Je l'entendis dire sur cela les choses les plus extraordinaires, pour ne pas dire, les plus extravagantes. Je ne dissimulai point mon opinion; d'autant moins, que je m'apperçus bientôt, que le Marquis la partageoit absolument; nous réunimes nos efforts pour combattre l'idée de ce bulletin, qui ne pouvant offrir

aucun détail, par la bonne raison qu'il n'y en avoit aucun dans le rapport, auroit commencé l'histoire de cette guerre, par celle de la rétraite paisible d'un corps avancé ! Le Cte Haugwitz insista toujours. — Dans les intervalles de cette discussion reparut d'un moment à l'autre l'étrange et ridicule affaire de Mr Laforet ; il n'étoit pas parti ; on avoit encore tenu un conseil ; rien n'étoit décidé ; cet objet je le vis bien, l'emportoit pour le coup sur tous les autres. En revenant à celui du bulletin, il fut enfin résolu après de longs débatts, qu'il n'y en auroit point d'imprimé, mais qu'un Courier

seroit expédié à Dresde avec la nouvelle de l'événement; le Comte Haugwitz alloit s'enfermer pour trois-heures, cherchant une rédaction, qui ne donnât ni trop, ni trop-peu d'espérance à l'Electeur de Saxe.

J'avoue que je n'avois jamais été plus frappé de la modicité des moyens du Cte Haugwitz et du peu de proportion entre sa tâche et sa tête; le Marquis Lucchesini me jetta de tems-en-tems des regards, qui me prouvoient, qu'il lisoit dans mon ame. Enfin, les incidens de cette matinée, joints à une quantité d'autres données que j'avois recueillies les jours précédens, me confirmoient définitivement dans

l'opinion, que ce Ministre, que pres=
=que tous ses contemporaines regar=
=doient comme un artiste con=
=sommé, en-fait de ruses et de
profondeur politique, n'étoit au
fond qu'un homme foible et borné,
dont les fautes nombreuses et cru=
=elles résultoient bien moins
d'une volonté déterminée au mal,
que d'une incapacité perpetuelle
de mieux faire.

Il fut aussi question du der=
=nier Courier de Vienne. On m'
assura, qu'aucune déclaration n'
avoit été faite sur la neutralité
qu'au-contraire il avoit été dit
au Cte Finkenstein, que l'Em=
=pereur ne s'engageroit à rien,

qu'il n'y auroit qu'une neutralité de fait, et que cette mesure n'empecheroit pas même, qu'on envoyat un Officier au Quartier-général Prussien. Tout cela devoit avoir été dit avant le retour de l'Empereur à Vienne; on ajouta, que le Roi en étoit extrêmement satisfait. On ne me montra cependant pas la dépêche, comme on l'avoit fait quelques jours auparavant, à l'arrivée du dernier Courier; et cette circonstance me fit soupçonner, qu'il y avoit des choses, dont on n'étoit pas absolument content, et qu'on aimoit mieux me cacher. Ce qui vint à l'appui de ce soupçon, c'étoient les nouvelles instances, qu'on me fit dans ce même moment, pour m'engager à écrire à Vienne; instances dans lesquelles cette fois-ci Mr de Lucche.

sini se joignit à Mr de Haugwitz. Mon parti étoit pris à cet égard; mais je sentois bien, que les objections légéres, par lesquelles j'avois combattu la première proposition de ce genre, ne me tireroient pas d'affaire contre la seconde. Je me décidai donc à alléguer, avec les modifications, que la politesse pouvoit exiger, le véritable motif de mon refus; je declarai franchement, que je ne voulois pas écrire; parceque une lettre datée de Erfurt n'auroit pas même cet air de liberté et de veracité, qu'il lui faudroit pour produire son effet. Mr de Lucchesini m'entendit à merveille, et ne me pressa plus après cette déclaration; ce qui pro.

-bablement détermina le Cte Haugwitz à abandonner aussi ses instances.

Après avoir diné chez le Cte Haugwitz je fus, non-seulement témoin, mais acteur moi-même dans une autre scène, bien-propre à caractériser les personnes, qui dirigeoient la pièce. J'avois rédigé une proclamation aux troupes, d'après le voeu manifesté la veille. Le Roi en avoit été content, mais ne l'avoit pas trouvée assez populaire. Il avoit dit au Comte Haugwitz. „Sehr schöne Sachen; aber zu vornehm; ich wünschte, daß auch die Soldaten es verständen." J'ai représenté au Cte Haugwitz, que ce que le Roi demandoit, étoit une chose inexécutable; qu'une pièce

calculée en-même tems sur les premieres classes de l'armée, et sur la conception du simple soldat, étoit un problême contradictoire; que, pour se mettre à la portée de celui-ci, il vaudroit mieux faire une adresse à-part, et laisser l'autre comme elle étoit. Cet avis ne fit pas fortune. De longues et fatigantes discussions s'établirent sur chaque phrase de la proclamation. Le Cte Haugwitz me dit, que le Roi attachoit un si grand intérêt à cette pièce, que Il s'en étoit occupé pendant toute la matinée; il me sollicita constamment d'essayer de la rendre "un peu plus vulgaire." J'y ai travaillé pendant une heure; j'y ai fait

tous les changemens, qui n'ont pa-
-ru conduire au but, quoique bien
persuadé, que je n'y parviendrois
jamais, puisque la nature de la
chose s'y opposoit; car il y avoit
plusieurs grands passages de ma
première rédaction, dont le Roi
n'avoit pas voulu qu'on retran-
-chat un mot. Enfin, le Cte
Haugwitz la Lui a présentée de-
nouveau. Il m'a fait appeller
à 6. heures du soir, et me la rendue
toute couverte de notes, de corrections,
et d'additions, que le Roi avoit
écrites Lui-même, la plupart
en crayon, quelques-unes indé-
-chiffrables. Il m'a comblé d'
excuses sur ce qu'on me tracassoit
tant pour cette pièce, ayant l'air
de croire, que je pourrois en être

faché, malgré toutes les protesta-tions, mêlées de quelques plaisanteries, par lesquelles je me suis défendu contre ce soupçon. Après cela il m'a déclaré, que la pièce ne pouvoit absolument pas rester dans l'état, où le Roi l'avoit mise. Il y avoit en effet des incorrections de style, et une confusion d'ancien et de nouveau, à la quelle il étoit difficile de remédier. Le Cte Flaugwitz prétendoit donc, que je procédasse à une nouvelle rédaction, dans laquelle je conserverois des phrases du Roi ce qui me paroitroit bon et admissible. Après quelques momens de reflexion j'ai cru devoir me refuser à cette

proposition; je lui ai dit, que je n'étois point-du-tout retenu par ce qu'il pouvoit y avoir de pénible dans ce nouveau travail, mais qu'il me paroissoit tout-a-fait contraire au respect, que je devois au Roi, de traiter de la manière indiquée une pièce, à la quelle Il avoit travaillé de main-propre; qu'une opération pareille Lui déplairoit peut-être beaucoup, et que je voyois Son Excellence trop embarrassée Elle-même, pour croire, qu'Elle put répondre de l'issue. Il étoit en effet dans un embarras difficile à peindre, et qui m'auroit fait rire, si le moment avoit été moins sérieux.

Il me demanda donc avec instances

de lui proposer un autre expédient; car telle qu'elle est, répéta-t-il toujours, elle ne peut pas être imprimée et publiée. Je lui proposai à-la-fin de dire au Roi, que nous n'avons pas pu déchiffrer ses nôtes (ce qui étoit vrai en grande partie) et qu'Il daignat faire transcrire la pièce par quelqu'un habitué à lire son écriture. Je nommai le Cte Goetzen, sachant, que s'il en étoit une-fois chargé, l'affaire se trouveroit en bonnes mains, et seroit terminée sans de nouveaux incidens, d'autant plus que j'étois sur, que le Roi aimeroit mieux s'adresser à lui, qu'à tout autre. Cette proposition soulagea singulièrement le Cte Haugwitz; le Roi l'adopta; Goetzen fit

de son mieux pour amalgamer les notes du Roi avec mon texte; et il en résulta finalement un ouvrage de marqueterie, qui fut imprimé le lendemain en grande hâte, et qui, malgré sa bigarrure et ses imperfections, auroit pu produire quelqu' effet, si la marche rapide des évènemens ne lui avoit pas enlevé jusqu' au tems, qu' il eut fallu pour le répandre et pour le lire.

A 8. heures du soir, j'ai vu le Général Kalkreut, arrivé a Erfurt dans la journée. Il m'a demandé, comment j'avois trouvé l'état des choses. Je lui ai dit, qu' il m' offroit une quantité de raisons, pour nourrir les plus sérieuses inquiétudes, et que rien que la confiance toujours égale, manifestée par un grand nombre d' Officiers,

en dépit de tous les symptomes alarmans, ne leur tenoit encore une espèce de balance. Il ne s'est rétracté sur aucune de ses tristes prédictions. Il a dit, que le terme fatal avançoit à grands pas, et que, comme rien d'essentiel n'étoit changé, à moins qu'il ne se fit un miracle en leur faveur, le résultat seroit tel, qu'il l'avoit annoncé.

J'ai passé le reste de la soirée avec le Marquis de Lucchesini. Je lui ai parlé ouvertement sur plusieurs circonstances inquiétantes, sur la fluctuation et le décousu, que je remarquois dans les mesures militaires, sur le caractère de plusieurs personnages dirigeans, tel que peu-

à-peu il se développoit à mes yeux. — Laforet étoit toujours à Erfurt; ce n'est que ce soir qu'après tant d'inutiles discussions on s'étoit enfin déterminé à l'envoyer le lendemain à Langensalza. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire au Marquis, que cette affaire m'avoit beaucoup affecté, non pas par elle-même puisqu'après-tout le séjour de Mr Laforet au quartier-général étoit tout-au-plus une chose indécente, mais point une chose dangereuse; mais à-cause de l'irrésolution, de la foiblesse, et pour tout dire, de la petitesse, que le Duc de Brunsvic, et sur-tout Mr de Haugwitz avoient montrée dans un cas aussi simple. Il en est tombé d'accord à l'instant; il en

a sincérement gemi lui-même. C'est à cette occasion, qu'il m'a dit, que, sans s'aveugler sur son propre mérite, il regardoit comme un véritable bonheur, que le Roi l'eut retenu auprès de lui; qu'il s'étoit fait la loi de ne se mêler absolument que des objets, sur lesquels on le consultoit, et que, pour ne pas donner de l'ombrage, ou faire de la peine au Cte Haugwitz; il n'avoit pas écrit une ligne, depuis, qu'il se trouvoit au quartier-général, mais qu'en-effet il ne savoit pas trop, ce que seroient dévenues les affaires, s'il n'avoit pas sans-cesse assisté, poussé, réveillé, et orienté le Cte Haugwitz; qu'il ne savoit

jamais "ni commencer, ni finir une affaire," et que personne n'étoit moins propre à travailler dans un moment de crise et de difficulté. — Après une déclaration pareille, j'ai cru pouvoir me livrer aussi à quelques remarques de ma part. Je lui ai dit, que tout cela faisoit trembler, que je ne concevois pas, ce que deviendroit le Roi, placé entre un Général-en-Chef, tel que le Duc dans mon opinion, quoique lui (Mr de L.) eut l'air de la combattre, et un Ministre tel qu'il étoit obligé lui-même de peindre Mr de Haugwitz; que, si je ne le voyois pas, lui, — et je parlois ici avec pleine conviction — soutenir le mouvement, et monter les ressorts, je

craindrois tout-de bon, que la ma-
chine ne s'arrêtat entièrement.
Je lui ai demandé encore, si
avec un caractère, tel que nous
le connoissions au Cte Haug-
witz, il n'y avoit pas tout
à redouter pour la stabilité
des bases de l'entreprise, et si
d'un jour à l'autre on ne devoit
pas s'attendre à un nouveau
changement de systême, sur-
tout en cas de quelque revers.
Il me répondit: "Oh pour cela
non! il ne peut plus retourner
sur ses pas; le mouvement
général l'entraine. Et d'ail-
leurs, je vous en réponds, per-
sonne n'est aujourd'hui plus achar-
né contre <u>Napoléon</u>, que le
Cte <u>Haugwitz</u> et <u>Lombard</u>.

L'un et l'autre, comme je vous l'ai dit, ont cru l'avoir dans leurs poches ; ils ont été trompés et humiliés ; ils ne le pardonneront jamais.

Vendredi. 10. Octobre. Le quartier-général devoit se transférer à Blankenhayn ; les régimens de la seconde ligne du centre devoient défiler devant le Roi, avant qu'Il s'y rendit. Le Roi est parti à-cheval à 9. heures du matin ; immédiatement après la Reine l'a suivi avec deux voitures, aux quelles Elle avoit réduit toute sa suite (Il n'y avoit plus, que Mad. de Voss, Mlle de Tauenzien, Mr de Buch, et deux femmes-de-chambre) Ils se sont arrê-

-tés plus de deux heures, hors de la porte d'Erfurt, pour voir passer les régimens. C'étoient deux bataillons des Gardes-à-pied le bataillon de la vieille-Garde, le Régiment du Roi Infanterie celui du Duc de Brunsvic, celui des Gardes-du Corps, celui des Gens d'armes, celui des Dragons de la Reine, et un autre régi-ment de cavallerie. J'avoue qu'en voyant ces troupes, aussi belles, aussi fraiches, comme si elles sortoient pour la pre-mière fois de leurs quartiers, les Officiers remplis d'enthou-siasme, les hommes d'une tenue superbe, les chevaux de la plus grande beauté – malgré

tout ce que je savois, pour trembler, je me suis abandonné un moment au charme trompeur de l'espérance; mais ce fut aussi la derniere fois, que ce sentiment entra dans mon coeur.

La colonne diplomatique ne devoit partir de Erfurt, que le lendemain. Le Cte Haugwitz nous dit, que le calme ayant succédé aux tempêtes, nous jouirions ce jour de notre liberté. Il me confia en particulier, que rien ne le soulageoit tant, que de se voir délivré de ces éternels conseils-de guerre, qui lui mangoient tout son tems. Il est vrai, que c'étoit une chose bien bizarre, que de voir Mrs de Haugwitz & de Lucchesini occupés pendant

la plus grande partie de la journée à assister à des délibérations militaires, où sur tout le premier de ces Ministres, qui en savoit à-peine assez pour s'orienter sur une carte-de-poste, devoit être d'une ressource merveilleuse. Ce qu'on appelloit à Erfurt un conseil-de-guerre, étoit composé du Roi, du Duc de Brunsvic du Maréchal de Möllendorff, du Colonel Kleist Aide-de-Camp Général du Roi, de Mrs: de Haugwitz & de Lucchesini. Jamais d'autres Généraux ne furent admis; et au-lieu de consulter les talens, qui n'étoient pas rares dans cette armée, et l'experience militaire, qui, quoique plus claire-semée,

n'y manquoit cependant pas absolument, on fatigua en pure perte des hommes, dont les heures précieuses appartenoient, à de tout autres travaux, et on les détournoit absolument de ceux-ci, au grand détriment des plus importantes affaires.

Nous avons diné chez le Cte Haugwitz. Il étoit de la meilleure humeur du monde. Mr Laforet venoit d'être expédié; l'affaire de la proclamation étoit terminée; le Manifeste s'imprimoit à Weimar, sous la direction de Mr de Schladen; d'un moment à l'autre on attendoit l'arrivée de Lord Morpeth (que l'on croyoit parti de Hambourg le 2. ou le 3.) et d'un Général Russe, qu'une lettre de Berlin

avoit dit en route. Quant aux affaires militaires, la retraite du Général Tauenzien sur Schleitz paroissoit au Cte Haugwitz le présage des plus grands succès. Tout enfin sembloit lui sourire, et qui auroit assisté à ce diner, ne se seroit guères imaginé, que ce jour, que cette-heure-là même, commençoit la défaite de l'armée et la chûte de la Monarchie Prussienne.

Après-diner j'ai été dire Adieu à Lombard, qui devoit partir pour Berlin le lendemain. La manière dont le Roi s'étoit séparé de lui, annonçoit plutôt toute autre chose qu'une disgrace, et les bruits, qu'on à fait courir là-dessus, étoient dénués de toute

espèce de fondement. Je l'ai trouvé extrêmement ému; il m'a remercié de la manière la plus affectueuse, du bien, qu'il prétendoit avoir resulté de mon séjour; il m'a dit, que le Roi y étoit également sensible, et que dans des tems plus tranquilles, Il s'en souviendroit avec reconnoissance. Il a même ajouté, que si, sous quelque rapport, que ce fut, le Roi pouvoit m'être utile, il répondoit d'avance de tout ce que je pouvois Lui démander. Je lui ai dit, que la bonne-opinion de Sa Majesté étoit le seul objet de mes voeux; que je ne demandois au Roi, que des succés, et la délivrance de l'Allemagne.

Mon but étant de chercher des éclaircissemens, par-tout, où il y avoit une chance d'en trouver, je n'ai pas repoussé l'occasion d'entamer ce soir une conversation avec Mr de Bohm, attaché depuis dix ans à la légation prussienne à Paris; homme de peu de moyens, exclusivement occupé de ses affaires particulières, mais que sa position n'en avoit pas moins mis dans le cas, d'observer ce qui se passoit autour de lui. Dans une époque, comme celle, où je me suis trouvé à Erfurt, tous les coeurs s'ouvrent, tous les secrets percent; chacun à le besoin de prouver aux autres, que lui aussi à prévu et calculé les événemens. Je pouvois tirer de celui-ci quel-

-ques renseignemens sur les dernières démarches de Mr de Lucchesini à Paris. Malgré la sincérité, avec laquelle il m'avoit parlé lui-même sur la plus part des choses passées, la bienveillance personnelle, avec laquelle il m'avoit traité à Erfurt, l'agrément de sa conversation, l'amabilité toujours égale de son commerce, et tant de qualités attrayantes, par lesquelles il savoit captiver tout le monde, je n'avois jamais pu oublier le rôle, qu'il joua dans les longs égaremens de la Prusse; et j'étois fort intéressé à savoir, comment il avoit pu se résoudre à changer de conduite aussi subitement, et à travailler lui-même pour amener la rupture

avec la France. J'ai donc demandé à Bohm, si avec l'attachement connu, que le Marquis avoit toujours eu pour Paris, la nécessité de faire des rapports qui préparoient la perte de sa place, n'avoit pas paru l'affliger beaucoup. Il m'a dit, que si le Marquis n'eut pas été entièrement convaincu, de ce que de manière ou d'autre l'amitié entre la France & la Prusse touchoit à sa dernière heure, et qu'en dissimulant la vérité, il se rendoit responsable en pure-perte, il ne se seroit pas déterminé à parler comme il avoit fait dans ses rapports. Cette réponse étoit suffisamment claire; mais l'entre.

-tien une-fois en-train, il y donna encore beaucoup de développemens. Il me dit, qu'il n'avoit jamais eu à se plaindre de Mr de Lucchesini, et qu'il ne lui vouloit aucun mal, mais qu'il avoit toujours complétement désapprouvé sa conduite politique; qu'il n'hésitoit même pas à le regarder comme le plus coupable de ceux, qui avoient soutenu l'ancien système; puisque les autres avoient au-moins eu pour excuse, ou de n'être pas assez instruits pour juger le mal dans toute son étendue, ou d'avoir été entrainés par les caresses et protestations-d'amitié du gouvernement François; tandisque le Marquis avoit trop connu le fond de la chose pour

s'y méprendre, et avoit été trop mal-traité par Bonaparte, pour ne pas le détester cordiale-ment; qu'ainsi le seul motif qui ait pu l'engager à ne pas dire les choses, comme il les voyoit, se trouvoit dans son mal-heureux attachement à la place qu'il oc-cupoit à Paris; que cet attache-ment s'expliquoit en partie par l'empire illimité, que Mad. de Lucchesini exerçoit sur lui; que celle-ci, qui n'auroit pas tro-qué Paris contre le paradis, s'évanouissant à l'idée seule de le quitter, tourmentoit sans-cesse son mari, pour qu'il employat tous les moyens, qui pouvoient prolonger son séjour. Delà, selon

Mr de Böhm" son long silence, ses tergiversations continuelles, et ses efforts toujours rénouvellés, pour prévenir une rupture avec la France, malgré tout ce qui en annonçoit la nécessité." — Cette explication ne suffisoit certainement pas, pour rendre compte de tout ce qu'elle prétendoit embrasser; mais je n'en crois pas moins, qu'elle contenoit un grand fond de vérité.

Ce soir enfin j'ai eu la dernière conversation suivie avec Mr de Lucchesini lui-même. Elle est devenue particulièrement intéressante; aussi s'est elle prolongée jusqu'à 2. heures du matin.

En observant, que depuis plusieurs semaines, on étoit sans

nouvelles de St Petersbourg, il a vivement déploré la lenteur, et l'indécision, par la quelle on s'étoit privé d'une assistence plus promte de la Russie. Il m'a dit. — et Mr de Haugwitz m'avoit déjà confié la même chose, en rejettant tout le tort sur le Roi, — qu'au lieu d'expédier Mr de Krusemark, comme on auroit pu et du le faire avant la fin du mois d'Aout, on s'étoit malheureusement avisé de vouloir attendre le premier rapport(*), n'étant arrivé que le 17. Septembre, ce ne fut, que le 18. que Mr de Krusemark partit de Berlin. Il ne pouvoit donc être arrivé à

(*) de Knobelsdorff; et que ce rapport

St Petersbourg, que le 30.; par-conséquent l'ordre de se mettre en-marche n'ayant pas pu parvenir aux troupes Russes avant le 6. ou 7. Octobre, il étoit impossible, qu'elles se trouvassent sur le théâtre de la guerre avant la Mi-Novembre. Il a articulé tout ce calcul d'un ton d'inquiétude et d'humeur, qu'il ne lui arrivoit pas souvent de prendre. Il m'avoit dit plus d'une fois. "Nous pouvons seuls commencer la guerre, mais nous ne pouvons pas la continuer, et bien moins encore la finir seuls." Cette fois-ci il avoit l'air de craindre, que même la première partie de la tâche ne seroit pas sans difficulté.

C'étoit-là le moment, que j'ai

cru devoir saisir, pour discuter avec lui la grande et épineuse question, qui depuis long-tems me pesoit sur le coeur; et j'ai senti, que pour ne pas manquer mon but, il falloit l'aborder sans détour. Je lui ai donc dit brusquement, que, tout bien considéré, j'étois encore à comprendre, pourquoi ils avoient choisi le moment actuel, pour commencer la guerre. Il m'a paru vivement frappé, et il m'a dit: "Comment donc! Je ne m'attendois pas à cela. Après tout ce que vous savez maintenant, vous m'adressez encore une objection pareille?" — J'ai répondu, que j'avois précisement voulu attendre

le moment, où je serois bien infor-
mé de tout, pour lui présenter
mes doutes sur un objet sur
lequel lui seul étoit en-état de
me donner les derniers éclaircis-
semens. Je me suis alors ample-
ment expliqué. Je lui ai dit
en substance: que mon principe
fondamental avoit été de tous-
tems, que le seul et unique moyen,
pour rétablir l'équilibre contre
la France, se trouvoit dans une
reunion sagement concertée de
tout ce qui restoit de forces à
l'Europe; que pour réaliser un
état-de-choses conforme à ce
principe, la réunion des deux
grandes puissances de l'Allemagne
m'avoit constamment paru
la première, et la plus essen-

„tielle des conditions; que l'année
dernière j'avois pleinement dés=
„espéré du succès, aussi-tôt que
je m'étois apperçu, qu'on le
croyoit possible, sans le concours
assuré de la <u>Prusse</u>; qu'à-moins
d'une inconséquence palpable,
je ne pouvois pas en juger autre=
„ment, lorsque je voyois se pré=
„parer la même entreprise sans
que l'on put compter sur l'<u>Au=</u>
„<u>triche</u>; que dans l'un comme
dans l'autre cas, les secours de
la <u>Russie</u>, quelques grands et
respectables qu'ils pussent être,
ne balançoient pas dans mon
esprit l'absence de la donnée
fondamentale, convaincu comme
je l'avois toujours été, que, lors=
„qu'il s'agissoit d'une guerre

contre Bonaparte, la Russie, par la nature des choses, ne pouvoit être, ni l'équivalent de la Prusse pour l'Autriche, ni l'équivalent de l'Autriche pour la Prusse; que plusieurs conjonctures connues rendoient même la position de la Prusse particulièrement problé=matique et difficile; que lorsqu'elle avoit pris sa résolution, elle ne savoit pas même avec cer=titude (il en étoit souvent con=venu, quoiqu'ajoutant toujours, que toutes les probabilités étoient contre) si l'Empereur de Russie ratifieroit, ou non, le traité du 19. de Juillet; que brouillée avec l'Angleterre, elle savoit bien moins encore, et savoit à-peine au=

„jourd'hui, si celle-ci lui accorde„roit des subsides, et à quelles con„ditions elle les accorderoit; que pour commencer sous des auspi„ces aussi précaires, dans une époque, où les Armées Françai„ses se trouvoient au coeur de l'Allemagne, dans une saison si fort avancée, sans allié proprement dit, sans ressour„ce certaine en-cas de revers, une guerre, où la Prusse jouoit évidemment de son existence, il auroit fallu, selon moi, des motifs, non-seulement de la première force, mais encore de la première urgence. — " Et vous ne les admettez donc pas?" — m'in„terrompoit-il; — " Franchement,

non, j'admets que vos motifs, sont justes et puissans ; je serois bien le dernier à le nier ; mais je ne puis pas les trouver __urgens__ ; pas tels qu'ils devroient l'être à mes yeux, pour justifier, dans les cir= =constances données, une explo= =sion instante et subite. — " Et tout ce qu'on vous a fourni de preuves de la malveillance et de la perfidie de Napoléon, de ses projets contre nous, et contre tout-le-monde ? — Je n'en avois pas besoin, pour savoir, qu'il médi= =toit votre déstruction ; aurois-je pu en douter un instant ? Mais tout ce qui m'a été communiqué jusqu'ici — et je présume, que je n'ai plus rien à apprendre —

ne m'explique pas, je persiste à le dire, la nécessité d'une guerre immédiate. Il ne Vous auroit pas attaqué avant l'hiver; Il ne Vous auroit pas même enlevé sans façon, Votre pays d'Hanovre; car la paix avec l'Angleterre n'étoit pas signée, et il auroit fallu du tems pour l'exécuter; toutes les autres demandes, ou chicanes, auroient admis des négociations. Quant aux menaces, aux insultes, aux affronts, dont Vous auriez été, sans doute, assaillis, au premier signal de résistance, je ne dis pas, Dieu m'en préserve, que Vous auriez du y rester indifférens; mais il m'est permis de croire

que, les ayant dévorés en secret pendant un si grand nombre d'années, vous auriez pu les ignorer pour quelques mois; si j'avois eu à donner un avis, voici ce que j'aurois proposé. Tout dissimuler pour le moment; affecter la plus grande soumission; employer l'hiver à familiariser en secret les autres puissances avec la révolution, opérée dans votre système politique; s'arranger par une voie détournée avec l'Angleterre; s'assurer complètement de la Russie; profiter de ses bonnes dispositions pour inspirer la confiance à l'Autriche; et délibérer ensuite sur l'époque et les moyens, pour réaliser

subitement quelque grande et puissante mesure.

J'avois tant médité ce sujet, jour et nuit, que mon raisonnement, je puis le dire, couloit de source. Le Marquis n'y étoit point préparé; le silence, que j'avois gardé jusqu'ici sur cette question aussi majeure que critique, lui avois fait croire, que je donnois aveuglement dans leurs plans, et mon horreur très-fortement prononcée pour l'exécrable tyrannie, qui nous écrase, mon desir ardent et connu de voir arriver le moment de la délivrance, l'avoit confirmé dans cette opinion. Son état pendant que je parlai, l'in=

-quiétude exprimée sur sa figure, sa contenance, ordinairement à toute épreuve, mais cette fois-ci visiblement embarrassée — tout me prouva d'une manière indubitable, qu'au fond de son ame il étoit tout-à-fait d'accord avec moi. Voici cependant la tournure qu'il prit pour me répondre. Il me dit, que je ne pouvois pas ignorer, que, soit qu'elle l'ait merité, ou non, la Prusse avoit perdu depuis quelque tems la confiance de l'Europe entière; qu'il posoit en fait, que cette confiance, préliminaire indispensable de tout concert quelconque, ne pouvoit être reconquise qu'a coups

de-canon ; que si, sans entrer en guerre, elle avoit fait des propositions à ses voisins, personne ne l'auroit seulement écoutée ; que telle étoit sa condition facheuse, qu'elle se voyoit obligée aujourd'hui de commencer par-là, où on auroit mieux aimé finir ; que cette réunion même de forces et de volontés, qu'il regardoit avec moi, comme le dernier moyen de-salut, ne pouvoit plus s'établir, que sur la base de quelque premier succès ; que si le Roi n'avoit pas pris ce parti, le seul qui lui seroit resté à prendre étoit de renvoyer tous ses Ministres ; que tout in-

térêt personnel à-part, il pouvoit me certifier, me prouver même au cas de besoin, qu'une mesure pareille auroit été traitée par la France, comme la déclaration de-guerre la plus caractérisée, et auroit également rendu tout con-cert préparatoire impraticable; que d'ailleurs, la confédération du Rhin une-fois formée, l'Empe-reur d'Allemagne détrôné, et l'ambition de Bonaparte ne s'endormant pas une minute, il étoit difficile de calculer, quels progrès il auroit faits jusqu'au printems.

Je lui ai répliqué, que j'étois loin de contester ce dernier ar-gument; qu'il avoit peut-être

également raison, quant aux ef=
=fets, qu'auroit produits un
changement brusque dans le
Ministère ; que des inconvé=
=niens graves, je ne me le dis=
=simulois pas, se rencontroient
dans toutes les hypothèses, et
pour quelque mesure que l'on
se fut décidé ; que je persistois
cependant à regarder comme
le plus formidable de tous,
celui d'une guerre solitaire,
entamée à la veille de l'hiver,
et sans ressources prochaines
au cas d'un malheur ; que du
moins on auroit du tenter tou-
=jours la voie des négociations,
et voir jusqu'où elle auroit
conduit ; que par-là on se

seroit ménagé encore l'avantage précieux de debuter par une proposition de paix générale, laquelle, faite au nom de quatre grandes puissances, auroit probablement engagé Bonaparte à réflechir sur ce qu'il alloit entreprendre; et qu'en attendant l'opinion publique, déjà considérablement montée, et plus provoquée, plus irritée, plus décidée chaque jour, auroit secondé les efforts de tant de gouvernemens réunis avec une énergie tout-à-fait incalculable.

Sur cela il m'a dit à la fin: "Eh bien! soyez donc persuadé, que si l'affaire avoit été mise en délibération, c'est de

cet avis-là que je me serois rangé. Ce n'est pas moi, qui ai voulu, qu'on commençat la guerre dans ce moment ; j'ai fait mon devoir en écrivant tout ce que je savois ; mais la résolution étoit prise, avant que l'arrivée de mes dépêches à Berlin ne fut connue. Le fait est, qu'il n'y avoit plus à délibérer ; le public avoit décidé la question ; les têtes ardentes l'avoient emportée. Vous savez ce qui s'étoit passé à Berlin ; la fermentation étoit au comble ; le cabinet ne pouvoit plus y résister ; au fond il devoit en juger comme le public ; mais quelque

put être son désir d'opérer avec plus de maturité, il n'étoit plus le maître du moment. Le Roi, le dernier qui se soit rendu, a été obligé de céder lui-même, pour mettre fin aux importunités, aux tribulations, aux instances, dont il étoit sans-cesse assailli."

Cet argument n'admettoit plus de réponse; car je ne pouvois pas lui dire, que cette fermentation même, dont il parloit, n'étoit qu'un des malheureux effets de la trop longue durée d'un système essentiellement faux, et justement odieux. — D'ailleurs, j'avois gagné ma thèse; le Marquis

m'avoit nettement avoué, que si le cabinet de Berlin eut eu la liberté et la force de se déterminer d'après un calcul raisonnable, il auroit suivi un autre systême, et celui même qui me paroissoit le plus sage. Cet aveu étoit tout ce qu'il me falloit.

Mais pour épuiser la question sous tous les rapports, je l'ai abordée encore sous celui des avantages particuliers, que la Prusse pouvoit se promettre de cette guerre. J'ai dit, qu'à cet égard-là je les trouvois placés de nouveau dans une position extrêmement bizarre. Ils ne nioient pas

et ne pouvoient pas nier, que la
cause directe de leur armement
étoit le projet de Napoléon
de leur enlever le pays d'Hanovre.
L'époque où ils s'étoient décidés
à cet armement (le 7. Aout) prou-
-voit d'une manière évidente,
qu'ils avoient voulu, ou engager
l'Empereur de Russie à refuser sa
sanction au traité d'Oubril, ou
empêcher que la paix de l'Angle-
-terre se joignit à celle de la
Russie, ou enfin se mettre en
état de soutenir la possession
de ce pays, quand même l'Angle-
-terre et la Russie se seroient
accordées avec la France, pour
le leur arracher. Et cependant,
pour se reconcilier avec l'Angle-

-terre, ils se trouvoient aujourd'hui obligés de lui offrir la restitution du <u>Hanovre</u>, de l'objet pour la conservation duquel, ils s'étoient proprement déterminés à prendre les armes. — Il a voulu d'abord échapper à une explication positive par un faux-fuyant très adroit, en disant, que c'étoit bien moins la crainte de perdre le Hanovre, que la perfidie du gouvernement Français, qui après les avoir forcés à l'occuper, les ménaçoit de les en dépouiller, soit par la force, soit par les intrigues, qui les avoient conduits à cet armement. Je ne me suis pas

contenté de cette subtilité ; d'autant moins, que l'occasion m'a paru trop favorable, pour m'instruire à-fond de leurs véritables intentions à cet égard. J'ai dit, que j'admettois sa distinction ; que je voyois effectivement dans les procédés de Bonaparte vis-à-vis de la Prusse un trait d'infamie et de noirceur, qui justifieroit un demi-siècle de guerres ; mais que je savois aussi d'un autre côté, qu'on n'étoit rien moins qu'indifférent à Berlin sur la perspective de perdre le Hanovre ; que des personnes de poids, et des personnes même, qui avoient hautement désapprouvé la manière dont on avoit acquis ce pays,

m'avoient dit, que la chose une fois faite, on ne pouvoit plus rétourner sur ses pas, et que cette possession étoit d'une né-cessité indispensable pour la Prusse. (Voilà ce que par exemple Mr de Stein, opposé autant que possible au prin-cipe de la premiere occupa-tion, m'avoit déclaré sans détour au Mois de Juillet à Drésde) — Il s'étoit expli-qué alors avec plus de fran-chise. Il m'a dit, que tout dépendroit de la tournure, qu'on donneroit aux négociations avec l'Angleterre; que si cette puissance insistoit sur la resti-tution, et s'il ne se présentoit aucun moyen pour l'y faire

renoncer, plutôt que de garder le pays d'*Hanovre* malgré elle, on le rendroit, *sauf à chercher quelque bon équivalent* dans les résultats d'une guerre heureuse; mais que, pour peu, qu'il seroit possible de convaincre l'Angleterre de l'insuffisance des raisons, par lesquelles elle pourroit s'opiniâtrer sur ce pays, ce seroit à elle, que l'on proposeroit des équivalens, *jusqu'à concurrence même de la Hollande*, si elle vouloit contribuer à la conquérir. Maintenant, a-t-il ajouté, vous connoissez le dernier de nos secrets."

J'étois en effet suffisament instruit, pour porter un juge-

-ment définitif. J'avois su avant mon voyage, que la grande majo-rité des personnes éstimables à Berlin avoient désiré et dé-mandé cette guerre par des mo-tifs, dont elles n'auront jamais à rougir ; pour mettre un frein aux progrés d'une puissance monstrueuse, pour briser les chaines de l'Allemagne, pour relever leur propre pays de la dégradation cruelle, où il étoit tombé aux yeux des contempo-rains éclairés. Je savois à-présent, que les Ministres du Roi avoient embrassé le même parti, d'abord par la crainte que leur inspiroient les insolan-ces toujours renouvellées de

leurs adversaires, et la fermentation générale des esprits ; ensuite par leur propre conviction de la perfidie du Gouvernement Français, et par le chagrin d'en avoir été joué et baffoué ; finalement par la perspective séduisante, que leur offroit la chance du succès, soit en légitiment et consolidant une possession, qui jusques-là n'étoit qu'usurpée et précaire, soit en leur procurant d'autres acquisitions, qui en auroient balancé la perte, sans leur ôter l'espoir et les moyens de s'en emparer de-nouveau un peu plus tard. Je savois, que le Roi, toujours fortement prononcée contre la guerre, avoit été entrainé

malgré lui dans cette singulière cöalition de tous les partis; qu'il avoit pris sa résolution, bien-moins par conviction, que par foiblesse, bien-moins par calcul, que par désespoir.

Mais je voyois aussi d'un autre côté, qu'aucun des individus ou des partis, qui avoient coöpéré à ce projèt, n'en avoit dument mesuré la profondeur, qu'aucun n'avoit murement réfléchi, ni sur le choix du moment pour le réaliser, ni sur les moyens convenables pour en assurer le succès, ni sur les démarches et combinaisons, qui auroient dû préparer l'explosion, ni sur le parti à prendre,

si l'issue ne répondoit pas à leur attente ; que le tout étoit <u>une entreprise précipitée</u>, que l'excès des malheurs communs pouvoit <u>excuser</u>, que les intentions des ses premiers auteurs pouvoient <u>ennoblir</u>, mais que la sagesse et la bonne politique desavouoient complètement ; une entreprise, que l'exécution la plus hardie, et des mesures d'une conception extraordinaire auroient peut-être conduit à un résultat heureux, en dépit de son imperfection fondamentale, mais qui, dès que l'on se méprenoit sur son caractère, l'assimiloit à des guerres d'autrefois, la confioit à des hommes de routine, l'enfermoit dans la sphère étroite de quelques

combinaisons vulgaires et mesqui-
nes, n'offroit plus que des dan-
gers sans équivalent et des
désastres sans remède.

Je suis revenu chez moi à
2 heures du matin. Mon esprit
et mon sang étoient trop agités
pour que le sommeil ait pu
trouver accès; je me suis mis
d'abord à rédiger la minute de
cette dernière et mémorable
conversation; mais non content
de cela, et trop plein encore de
ces grands objets, j'ai rassemblé
et consigné dans une memo-
ire toutes mes idées sur l'ori-
gine de cette guerre. Ce mé-
moire me servira un jour
pour répondre à la sottise, et

à la calomnie, qui ne manque-ront pas de m' accuser d'y avoir contribué par mes conseils.

Samedi. 11. Octobre. à 8. heures du matin nous sommes tous partis de Erfurt; le Cte Haugwitz, Mr de Lucchesini et son fils, Mr de Gôrtz, et de Waitz, Mrs Pierre Lombard et Lecoq. Lombard l'ainé étoit parti une heure avant nous, pour se rendre en droi-ture à Berlin. Nous autres de-vions rester à Weimar. Le Cte Haugwitz avoit choisi ce séjour, puisque, peu éloigné du théâtre de la guerre, il se trouvoit cepen-dant, ou au-moins auroit-du se trouver, hors de la ligne des

opérations, l'armée se portant sur la Sâle, et le Roi ayant pris la route de Blankenhayn. Il m'avoit dit la veille, lorsque je partois de mon retour à Dresde; "Restez avec nous encore quelques jours; nous serons à Weimar en même tems tranquilles et instruits; et nous touchons, comme vous voyez, aux grands évènemens."

Avant de monter en voiture, le Cte Haugwitz avoit reçu un premier avis d'un combat malheureux arrivé la veille à l'avant-garde du Corps de Hohenlohe; mais il n'en avoit pas su les détails, et il ne vouloit en parler à personne. Comme le

chemin près d'Erfurt étoit très mauvais, nous sommes allés à pied pendant plus d'une heure; je me suis apperçu de quelque chose de mauvais par le silence profond du Cte Haugwitz; je lui en ai même demandé la raison; il m'a dit, qu'il souffroit des dents.

Nous sommes entrés à Weimar à 11. heures, et j'ai été frappé de surprise et d'épouvante par le spectacle qui s'est offert à mes yeux. Une bagarre, comme je ne l'avois pas encore rencontrée, les rues gorgées de troupes, de chevaux, de chariots; au milieu de cela des Officiers de toute arme, des Généraux, des personnes de la suite du Roi, que je n'avois

pas attendue ici. Les voitures s'arrêtent; je vois arriver le Conseiller-du-Cabinet Lombard qui, pâle et défait, me demande si son frère est dans la mienne; puis s'approche et me dit: "Vous ne savez pas ce qui se passe? Nous avons perdu une bataille; le Prince Louis est tué." Ce coup subit étoit hors de mes calculs, et au delà de mes craintes. J'en ai été comme anéantie. Une catastrophe aussi cruelle, auroit suffi toute seule, pour m'abattre; ici elle se présentoit encore, entourée des présages les plus funestes, et comme

l'affreux avant-coureur de quelque autre desastre mortel. J'avance sans savoir ce que je fais; je vois Mr de Schladen, et le Cte Pörtz au milieu de la foule; je me précipite de la voiture; je leur demande des éxplications; non pas sur les malheurs de la veille, dont je me sentois déjà trop instruit, mais sur ce qui se passe autour de moi. On me dit, " Le quartier-général est ici; le Roi, et la Reine viennent d'arriver; la marche des troupes est suspendue; le Duc fait former un camp; tout est dans la plus grande consternation." A ces mots mes forces m'abandonnent,

quelques foibles débris d'éspéran-
-ce, qui s'étoient encore cachés
dans mon ame, disparoissent com-
-me un rêve trompeur, et l'abime
s'ouvre devant moi. — Le tour-
-billon me porte en avant; j'ar-
-rive à ce qu'on appelle l'éspla-
-nade. J'y vois trois trois ou
quatre cents Officiers de tout
grade et de toute couleur. —
J'y vois aussi des Hussards Prus-
-siens et Saxons, plusieurs
d'entre eux grièvement blessés.
Je demande des nouvelles à-droite
et à-gauche. J'apprends suc-
-cessivement tous les détails de
la malheureuse affaire de
Saalfeld. J'apprends en-

même tems les nouvelles facheu-
ses du corps de Tauenzien, —
attaqué le 9. près de Schleitz,
et repoussé avec une perte con-
sidérable; Cependant je suis loin
de comprendre ce qu'il y a de com-
mun entre ces tristes affaires,
et un changement complet du
plan d'opération; il me paroit
plutôt, que le mouvement vers
la Sale n'en dévient que plus
indispensable, qu'il auroit du
être executé avec une célerité et
une vigueur redoublée. Je m'ap-
perçois, et pour comble de cha-
grin, que tout-le-monde parta-
ge mon opinion; que toute-le-

monde est persuadé, comme moi, que le Duc de Brunsvic, effrayé, déconcerté, bouleversé par une premiere nouvelle désastreuse, n'a eu dans ce mouvement rétrograde, dans ce camp tombé des nues, d'autre but, que de gagner du tems sur lui-même, de revenir de son premier abattement, de consulter — non pas les Généraux, car il n'en fit rien — mais ses propres incertitudes et terreurs. Je vois le mécontentement, et la méfiance peintes sur chaque figure; une agitation sourde regne partout. Je rencontre le General Kalkreut; il me dit: "Venez

chez moi ce soir ; bientôt nous ne compterons plus par jours, mais par heures." Je rencontre un moment après le Général Phull, qui d'un ton mêlé de douleur et de rage me dit : "On perd la tête ; cela ira furieusement mal." — Entrainé, étourdi, confondu par tout ce que j'entends, au-point d'avoir presque oublié pendant une heure, cette perte dont je ne me consolerai pas toute ma vie, je vois le Prince Auguste de Prusse, qui m'aborde avec un mouvement inexprimable. Je ne l'avois pas vu depuis Berlin ; il connoissoit la liaison étroite, qui avoit subsisté entre son illustre frère

et moi, » dans quel moment nous nous rétrouvons ? » — me dit-il; et les larmes étouffoient sa voix; mais bientôt il se re-lève, et remontant son ame aux mâles sentimens, qui con-venoient à la grandeur de la circonstance, il me parle sur le présent et l'avenir* rendre ce Prince aussi intéressant qu'es-timable à mes yeux.

+ dans des termes qui devroient

Le Cte Haugwitz nous a donné à diner à 2 heures dans une auberge. Le silence, l'embarras, la consternation, la tristesse, ont présidé à ce diner; pour celui, qui se rappe-

-pelloit le dernier diner d'Erfurt, le contraste devoit être frap-pant, et la chûte lugubre. Ce qu'il y avoit de plus désolant, étoit l'ignorance profonde, dans laquelle on se trouvoit sur les projets et les mouvemens de l'en-nemi. On ne savoit pas même, quelle direction donner à ses crain-tes; chacun étoit le maitre, de composer le tableau de l'avenir avec les couleurs les plus sombres, que lui présentoit son imagi-nation. Tout le monde pa-roissoit d'accord sur un point, et ce point étoit précisément une chimére; on croyoit les Fran-

-çais en pleine marche sur Dresde; tout le reste étoit couvert d'un nuage; on admettoit que quelque détachement pourroit se porter contre Gera et Leipzig; mais que l'armée de l'ennemi toute entière avançoit dans cette même direction, voilà ce qui étoit aussi inconnu à Weimar, qu'il pouvoit l'être alors à Berlin ou à Vienne.

Aprés-diner est arrivé le Capitaine de Kleist, premier Aide-de-camp du malheureux Prince Louis. Il nous a donné les détails du combat de Saal-

feld, mais pas ceux de la mort du
Prince, dont la mêlée l'avoit sé-
-paré quelque tems avant la
catastrophe. — La triste fin
de ce Prince admirable inspiroit
en général très-peu d'interêt;
parmi ceux, qui pour le bien de
la chose auroient du le regretter
le plus, il y en eut, dont des cal-
-culs personnels étouffoient les
sentimens; d'autres etoient trop
fortement frappés de l'impru-
-dence et de la témerité de sa
conduite, pour s'occuper du
juste tribut, du a tant de rares
qualités, et à un devouement
aussi héroïque; plusieurs se
livrèrent même sur son compte

aux propos les plus indécens, et les plus atroces; tous enfin étoient tellement pénétrés du danger de leur propre position qu'ils ne trouvoient pas le tems pour jetter un regard en-arrière; de sorte que cet évènement cruel, et décisif — car il le fut bien plus, qu'on l'imaginoit dans ce premier moment — passa comme un incident subalterne.

Le Roi, qui après la Reine, en fut peut-être le plus vivement touché, ne voulut voir personne. Depuis qu'on étoit au quartier-général, le Marquis Lucchesini étoit allé

chaque soir à 6. heures, prendre le thé chez la Reine. Ce jour-là, le trouvant chez lui à la même heure, je lui ai demandé, s'il ne comptoit pas s'y rendre comme à l'ordinaire; je l'ai même pressé d'y aller, observant, que cette résolution du Roi de se séquestrer tout-a-coup de tout le monde me paroissoit du plus mauvais augure. Il m'a dit, que quoiqu'invité une-fois pour toutes, il n'ôsoit pas se présenter ce soir, à-moins d'être appelé exprés.

En attendant, les plus sinistres symptômes se dévéloppoient

de toutes parts. — Je me suis rendu chez le Général Kalkraüt; en me voyant entrer, il m'a dit: " Eh bien, le terme fatal que je vous avois annoncé, est là; nous voilà au milieu de la crise, sans savoir ce que nous deviendrons dans deux jours." La conversation alloit s'entamer sur ce texte affligeant, lorsque j'ai vu entrer chez lui une espèce de députation d'Officiers, toute composée d'hommes connus par leurs mérites ou leurs talens. L'un d'entre eux portant la parole, a dit: " Nous venons au nom de tous ce qu'il y-a

d'éstimable dans l'armée, pour
conjurer Votre Excellence d'avoir
pitié de nous, et de l'état. Le
Roi a déjà perdu la moitié de sa
couronne — — Comment, Messieurs,
comment! les a interrompu le
Général — — "Oui, Excellence!
la moitié de sa couronne; nous
savons bien ce que nous disons;
et il perdra incessamment l'autre
moitié, si le duc de Brunsvic
continue à nous commander; —
le mécontentement est au-comble;
nous ne répondons de rien, de rien,
même de ce qui peut se passer
ici, si on ne trouve pas le moyen
d'éclairer le Roi sur sa position.
C'est Votre Excellence, qui doit

s'en charger, c'est-Elle, qui doit prendre la direction; et nous ne partirons pas d'ici, quoi qu'il arrive, sans que nous ayions ob„ „tenu ce que nous demandons." — J'ai été tellement effrayé de ce discours, et tellement embarrassé d'y être présent, que j'ai tâ„ „ché de gagner la porte; mais le Général m'a retenu, en me disant à demi-voix: "Ne par„ „lez pas; il est bon, que Vous soyiez témoin de ceci." — Ils se sont mis alors à exposer tous les motifs, qui les avoient con„ „duits à cette démarche; ils ont parlé du camp de <u>Weimar</u>,

et de la manière dont on venoit de l'exécuter avec la plus amère dérision, et le plus profond mépris ; ils ont assuré, que pour combler la confusion, le Duc s'étoit brouillé, à propos de cette mesure, avec son propre favori le Colonel Scharrenhorst, qu'il lui avoit dit les choses les plus dures ; ils ont ajouté, qu'au reste le Duc ne savoit absolument plus, ni ce qu'il faisoit, ni ce qu'il vouloit faire, ni où il étoit, ni où il alloit ; que les plus étranges propos retentissoient d'une extrêmité de l'armée à l'autre. — Le Général leur a répondu avec dignité et sagesse. Il leur a dit, que si ce soir même le Roi lui offroit le commandement, quelque facheux que put être l'état des choses, il

l'accepteroit sans objection; mais qu'aucun homme raisonnable ne pouvoit prétendre, qu'il se présentat lui-même pour le demander; qu'une démarche pareille, également contraire à ses sentimens, et au respect, qu'il devoit au Roi, seroit un acte de démence dans un moment, où ces Messieurs eux-mêmes, quoisque les tement et fort imprudemment parloient de la perte de la couronne. — Ils ont insisté longtems, et à-la-fin dans des termes si forts, que le Général n'a plus voulu les entendre, et les a congédiés brusquement.

Cette scène, qui m'avoit terriblement affecté, a amené une longue conversation, dans la-

quelle le Général Kalkreut ne m'a plus laissé de doute sur l'étendu et l'extrémité du danger. J'ai appris, que non-seulement le Duc de Brunsvic n'avoit aucun plan fixe et raisonnable sur l'ensemble des opérations, mais qu'il en dirigeoit encore très-mal les détails, qu'il fatiguoit les troupes par des dispositions confuses et contradictoires, par de marches et contre-marches inutiles, par une mauvaise répartition des cantonnemens, par des difficultés continuelles sur les subsistances, par une infinité de fausses mesures, qui épuisoient leurs forces en pure perte. Il m'a dit, que, quoique personne ne parut s'en douter, il étoit sûr, que les Français

poufseroient des forces consi-
dérables vers Leipzig ; " et
si on leur permet" – a-t-il
ajouté – " de s'emparer du pont
de Kösen, toute la Saxe est
perdue pour nous, & nous ver-
rons ce qui arrivera après." —
Il m'a déclaré, qu'il regardoit
la résolution du Duc de Bruns-
wic de concentrer l'armée
près de Weimar, comme un
trait de déraison militaire, qui
surpassoit celle de Mack, lors-
qu'il s'étoit enfermé à Ulm ;
puisque, tous les magasins prus-
siens se trouvant sur la Sale
à Naumburg, Weissenfels, Mer-
seburg, Halle &. &. il se condam-
noit de-propos-délibéré à mou-
rir de faim dans trois jours.

Enfin il m'a nettement annoncé, que si cela ne changeoit pas dés le lendemain, il craignoit qu'au jour d'une bataille, qui ne pouvoit guères être éloigné, une partie des troupes excédées de fatigues et de misère, ne fit que médio-crement son devoir. Ce fut la première fois que j'entendis pro-noncer ce mot terrible.

La journée avoit été si ora-geuse, que je n'avois pas même pensé à démander mon logement. En le cherchant à 9. heures du soir, je me suis rappelé, que depuis mon arrivée à Weimar je n'avois pas rencontré le Cte Goetzen. Je me suis fait conduire chez lui; il étoit absolument le

seul, qui ne m'offrit aucun symp-tôme de consternation, et d'abat-tement; mais je ne m'en suis pas moins apperçu, que sous les dehors du calme et de la sérénité, l'inquiétude étoit au fond de son ame. Il m'a raconté ce qui s'étoit passé la veille à Blankenhayn; comment le Roi et la Reine y avoient appris les nouvelles de Saalfeld, dans quel danger ils se trouvoient pendant plusieurs heures (les Français étant entrés à Rudelstadt à deux lieues du quartier-général) quelles mesures on avoit prises pour les couvrir, ce qu'il avoit fait lui-même dans cette circonstance, où à-la-tête de cinquante Hussards, il

s'étoit rendu au-milieu de la nuit jusqu'aux portes de Rudelstadt, pour bien réconnoitre ce qui s'y passoit. — En parlant du Duc, et de son camp, et de toute sa conduite, il ne m'a pas donné un éclaircissement, il n'a pas fait une réflexion, qui n'eut confirmé et augmenté mes inquiétudes, et justifié tous mes préssentimens.

Je suis à-la-fin arrivé dans mon logement, excédé d'agitation et de fatigue. Mais j'ai cherché en-vain le sommeil. Les rues étant encombrées de chevaux de chariots, de canons, un vacarme horrible, s'est prolongé toute la nuit; et l'idée de l'issue épouvantable vers laquelle je voyois

avancer cette entreprise, et avec elle les destinées de l'Allemagne et de l'Europe, m'a jetté dans une fiévre d'angoisse, dans laquelle j'ai soupiré après le lendemain.

Dimanche. 12. Octobre. Je suis sorti à 7. heures, pour trouver le Marquis de Lucchesini. Il n'étoit pas du nombre de ceux, qui avoient absolument perdu la tête; cependant il s'en falloit de beaucoup, qu'il fut tel, que je l'avois vu jusqu'ici. Il m'a fortement conseillé de partir. — J'étois occupé de la même idée; toute prolongation de mon séjour dévenoit inutile, et quant à mon propre interêt, j'avoue, que je

n'avois pas le moindre désir, d'assis-
-ter au dénoument qui se préparoit.
J'en avois parlé la veille au Cte
Haugwitz; peut-être sans bien
savoir pourquoi, il avoit protesté
contre mon projet. Mr de Luc-
-chesini en jugea autrement.
Il me dit, qu'il étoit à-peu-près
sûr, que le Français poussoient
des détachement sur Naumburg
que les moyens de partir, se di-
-minuoient d'une heure à l'autre,
que la première alarme subite,
qui nécessitat un déplacement,
pouvoit me mettre dans le cas,
de ne plus trouver de chevaux
nulle-part, et qu'alors je serois
obligé de partager leur sort à
tout événement. Ces réflexions

me déterminerent.

En rentrant en ville – le Mar-
quis étoit logé au fauxbourg –
j'ai rencontré une quantité
d'officiers de ma connoissance,
tous également irrités contre
le duc de Brunsvic, & ses me-
sures. Les murmures & les plain-
tes étoient dans toutes les bouches.
Ce qui a un peu relevé les es-
prits, c'est qu'à 10. heures le
Roi est parti avec le duc de
Brunsvic, pour conferer avec
le Prince de Hohenlohe, qui a-
voit établi son quartier gé-
néral à Capellendorff entre
Weimar & Jena. Je les
ai vus passer sous les fenêtres
du Prince héréditaire de Weimar

chez lequel j'étois monté pour quelques momens. Le Duc avoit l'air déconcerté; le Roi calme, mais de très-mauvaise humeur, tout autre qu'il me paroissoit à Erfurt. — C'est la dernière fois, que je les ai vus.

Arrivé chez le Cte Haugwitz je l'ai trouvé enfermé avec Mr Beyme; je suis entré dans la chambre de l. Lombard, qui m'a reçu en larmes. Je lui ai reproché son découragement, et combien il avoit tort d'augmenter, au-lieu de combattre celui du Cte Haugwitz. J'ai voulu lui représenter, que rien n'étoit encore perdu; mais je me suis bientôt apperçu, que tous mes efforts

étoient inutiles, que l'idée d'une catastrophe prochaine & inévitable, s'étoit emparée de toutes les têtes. — Quand le Cte Haugwitz a été seul, je lui ai annoncé mon intention sérieuse, de quitter le quartier-général, et cette-fois-ci il ne s'y est que foiblement opposé. Je lui ai démandé des passe-ports un ordre pour les maitres-de-poste &c. Il m'a dit, que je n'avois qu'a tout expédier selon ma propre convenance, qu'il signeroit tout. Je l'ai fait. En signant les passe-ports, il m'a comblé de choses obligeantes, tant en son nom, qu'au celui du Roi. Il

m'a démandé avec instances de ne pas partir, avant d'avoir dîné avec lui; j'ai pu d'autant plus aisement me rendre à sa proposition, que j'étois sûr de n'avoir pas de chevaux avant 4. ou 5. heures du soir.

J'ai vu ensuite le Général Phull, qui m'a lu un mémoire, qu'il venoit de composer à la hâte sur les mésures à prendre pour le moment. J'ai à peine besoin de dire, qu'il y prouvoit la nécessité urgente, de quitter sur-le-champ la position absurde, où on se trouvoit, de se rapprocher des magazins, d'occuper tous les débouchés de la Sale, de prévenir l'ennemi sur les points impor.

-stan de Dornburg, Camburg, Kösen, Naumburg, qu'à la fin on commençoit à croire sérieusement menacées. Il est plus qu'inconcevable, que ni le Duc de Brunsvic, ni le Prince de Hohenlohe, ni aucun autre des Généraux dirigeans, n'ait voulu se convaincre d'une chose, qui ne pouvoit pas échapper à un ignorant, pour peu qu'il eût l'usage de ses sens. Mais le Général Phull m'a dit en même tems, que depuis trois jours le duc ne lui avoit pas parlé. Je l'ai fortement engagé à communiquer son mémoire à Mr de Lucchesini, puisque, bien ou mal, il étoit une-fois re-

„connu, qu'il étoit presque le seul, que le Duc consultât encore sur ses démarches. Nous avons été le trouver. Le mémoire a été lu. Le Général l'a accompagné de plusieurs observations très-lumineuses. Il a vivement déploré la fatalité, qui a fait échouer son plan primitif, ap-„prouvé par les hommes les plus capables de l'Armée, et d'après lequel on auroit du se porter avec les premières forces disponibles sur le Meyn, pour y établir le théatre de la guerre. Il a cri-„tiqué sans aucun ménagement le prétendu plan du Duc de Brunsvic; il a exposé avec

beaucoup d'énergie, sa foiblesse, sa pusillanimité, et son in-conséquence. Cet entretien aussi intéressant que pénible, a été interrompu par l'arri-vée de Mr de Goethe, qui est venu faire une visite au Mar-quis; mais celui-ci a promis que ni le mémoire, ni le com-mentaire ne seroient perdus pour l'intérêt public, et qu'il en feroit tout son profit. Je ne sais pas, si le duc de Bruns-wic a jamais reconnu les fautes funestes, par lesquelles il avoit préparé la ruine de l'armée et de la Monarchie; dans tous les cas, il les a re-connues trop tard.

Le diner chez le Cte Haugwitz a été un peu moins triste, que celui de la veille; et Mr de Lucchesini a tout fait pour l'égayer. On a parlé pour la première fois de l'occupation de Gera, et de Zeitz par les troupes Françaises; mais toujours comme d'une expédition passagère, comme d'un leger coup-de main, sans que personne ait paru imaginer, que toutes leurs forces se portoient sur ce point. Apres le diner on est venu annoncer, que le Roi, et le duc de Brunswic étoient de retour, et que l'Armée se mettroit en marche le lendemain. Cependant aucun ordre n'a été donné.

Mr de Lucchesini m'a dit, que si quelque changement essentiel se fesoit jusqu'au lendemain matin, il auroit soin de m'en faire avertir à l'endroit, où je passerois la nuit, pour que je partisse en possession des nouvelles les plus fraiches. Ni Lord Morpeth, ni aucune personne de la Russie n'étoit arrivé jusqu'à mon départ.

Après 4 heures j'ai dit mes adieux à tout ce, qui étoit réuni chez Mr de Haugwitz. Le moment étoit tel qu'indépendamment de toute considération personnelle — et il est vrai qu'on m'avoit traité pendant ce séjour avec une

distinction et bienveillance extrême — j'aurois été ému, en pensant à la situation où je les laissois, et à l'incertitude lugubre de l'avenir. Le Cte Haugwitz m'a dit: " J'espère, que ce ne sera pas pour long-tems; nous devons nécessairement nous revoir; si nos affaires vont bien, je vous donne rendez-vous à Würtzburg, c'est-là que nous voulons nous entretenir sur l'arrangement futur de l'Allemagne." Ce furent ses derniers mots; il étoit vivement attendri, jusqu'à verser des larmes en me quittant.

J'ai été trouver le Général Phull. Il m'a donné des con-

-seils sur mon voyage. Mon pro-
-jet étoit de gagner Merseburg
pour aller ensuite, soit à Halle
soit a Leipzig, selon les cir-
-constances. Il a fortement
protesté contre ce projet; il
m'a dit, qu'avant ce soir les
Français seroient infailliblement
à Naumburg, et que demain,
en traversant le pays, je pou-
-vois les rencontrer par-tout;
il m'a demandé ma parole,
que je prendrois le même che-
-min, par le quel il avoit fait
partir la Grande-Duchesse
de Weimar par Allstedt, & c
et que sur-tout je ne passerois
la Sale, que là, où je pour-
-rois le faire en pleine sureté.

Je suis parti de Weimar à 5. heures. En allant à Buttstedt, où je devois séjourner la nuit, j'ai entendu de loin le bruit du canon; les Français étoient entrés à Naumburg. À Buttstedt encore, une cannonade long-tems prolongée s'est fait entendre par le silence de la nuit; j'ai su ensuite que l'ennemi avoit employé cette nuit à démolir le pont entre Lobeda & Burgau.

Lundi. 13. Octobre. Je me suis arrêté à Büttstedt jusqu'après 9. heures; n'ayant pas eu de nouvelles de Mr de Lucchesini, j'ai présumé, que rien de dé-

„cisif n'arriveroit aujourd'hui
(ce n'est qu'à midi, en effet
que le Duc s'est enfin déter-
„miné à porter l'armée du
Roi sur Auerstedt) M'étant
procuré au poids de l'or deux
mauvais chevaux, j'ai entamé
la route de Allstedt. Arrivé
à 3. heures dans cet endroit, j'ai
annoncé l'intention d'aller
à Eisleben; mais personne
n'a voulu m'y conduire. La
nuit menaçant de me sur-
„prendre, j'ai dû me contenter
d'un arrangement, moyen-
„nant lequel j'ai gagné San-
„gerhausen, où déjà la ter-
„reur étoit entrée avant moi.

Mardi. 14. Octobre. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'étoient des chevaux-de-poste pour Mannsfeld; car, quand j'ai parlé de Halle, ou seulement de Eisleben j'ai eu l'air d'avoir nommé le chemin de l'enfer. L'occupation subite de Naumburg et la rétraite de plusieurs divisions de train, avoient tellement répandu la consternation, que l'on voyoit l'ennemi par-tout. En allant à Mansfeld, j'ai entendu au-milieu des montagnes, qui entourent cette ville, la terrible cannonade, qui m'a annoncé l'événement décisif! — Tout étoit dans des alarmes inexprimables. De Mannsfeld on

m'a mené à Sandersleben, où j'ai rencontré le régiment de Natzmer faisant partie du corps du Prince Eugene de Würtemberg, qui se portoit à marches-forcées sur Halle. J'ai voulu passer la Sale à Alsleben; mais le bac y étant endommagé, j'ai été obligé de descendre jusqu'à Bernburg. J'y suis arrivé à 6. heures du soir; trop heureux d'obtenir la promesse d'avoir des chevaux pour le lendemain. La ville étoit remplie de Prussiens, appartenant au corps du Prince de Würtemberg.

Mercredi. 15. Octobre. Je suis parti de Bernburg à 8. heures. Arrivé à Coethen, j'y ai trouvé deux négocians Anglois, venant de Leipzig; les premières personnes qui m'ont dit, que les choses alloient bien pour la Prusse, que le Prince de Hohenlohe avoit battu les Français. — Je me suis trouvé à Dessau à 3. heures; on m'a assuré, que le Prince venoit de recevoir la nouvelle d'une victoire complète. La ville avoit l'air d'un desert; pas un cheval, quelque chose que j'eusse pu faire. On m'a dit, que j'en trouverois plutôt a Wörlitz; et

comme c'étoit le chemin de Wittenberg ; et que de plus, le Prince s'y étant rendu, j'avois l'espoir d'y vérifier la prétendue nouvelle ; j'ai engagé le postillon de Coethen, à m'y conduire. Mais j'ai manqué le Prince, qui étoit rétourné à Dessau par un autre chemin ; et ce n'est qu'avec peine que j'ai obtenu deux chevaux pour le lendemain.

Jeudi. 16. Octobre. Aprés m'être promené pendant une heure dans ce superbe jardin, tourmenté par des idées, qui n'étoient guéres en harmonie

avec ses beautés, je suis parti pour Wittenberg. J'y ai trouvé à l'auberge Madame la Grande-Duchesse Anne, née Princesse de Coburg, deux Mrs Jacovleff, Russes, et plusieurs négocians de Berlin, revenant de Leipzig. L'allégresse étoit générale; quatre différentes lettres de Leipzig, du 14. et 15. qu'on m'a données a lire, annonçoient la défaite totale des Français. Pas un homme à Wittemberg, qui en eut douté un instantt, Pendant que je m'y trouvai, le Prince Antoine Radziwill est arrivé de Berlin, pour se rendre au quartier-géné-ral, et y recueillir des détails

sur la catastrophe de son illustre beau-frère. Je lui ai parlé long-tems; il m'a dit, que cet événement avoit produit à Berlin une consternation profonde, et que l'état dans lequel se trouvoit Madame la Princesse Louise ne pouvoit pas se concevoir. J'ai ensuite continué ma route sur Torgau, où je suis arrivé à minuit, et où la nouvelle de la victoire des Prussiens étoit repandue comme partout ailleurs.

Vendredi. 17. Octobre.

Parti de Torgau à 7 heures, je suis arrivé à 2. heures à Großenhayn. Là encore

on se berçoit de victoires; des Offi-
-ciers Saxons, que j'y ai rencontrés,
ont fait l'observation, que depuis
deux jours on n'entendoit plus aucun
coup-de-feu; ils en ont induit, que
la guerre s'éloignoit, et que tout
alloit à merveille.

Enfin je suis arrivé à Dresde
à 8 heures du soir. C'est là seule-
-ment, que les plus épouvantables
nouvelles sont venues fondre sur
moi. J'y avois été précédé
de quelques heures par le premier
avis de la bataille perdue; et
presque avec moi étoit arrivé
le Major de Funk, qui en a an-
-noncé les premières suites pour
la Saxe. Je me suis féli-

-cité, pour mon compte d'un faux
bruit, qui m'avoit considérablement
adouci les deux derniers jours de
ce triste voyage; mais bientôt
j'ai été cruellement payé
de tout ce qui m'avoit été épar-
-gné par-là de peines et de déso-
-lation; et lorsque j'ai quitté
Dresde deux jours aprés, les por-
-tes de l'espérance ont paru se
fermer derriére moi sur l'Alle-
-magne, et sur l'Europe.

